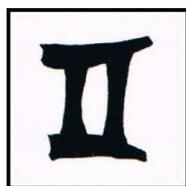


Il ne sera pas trop tard
Robert Desnos

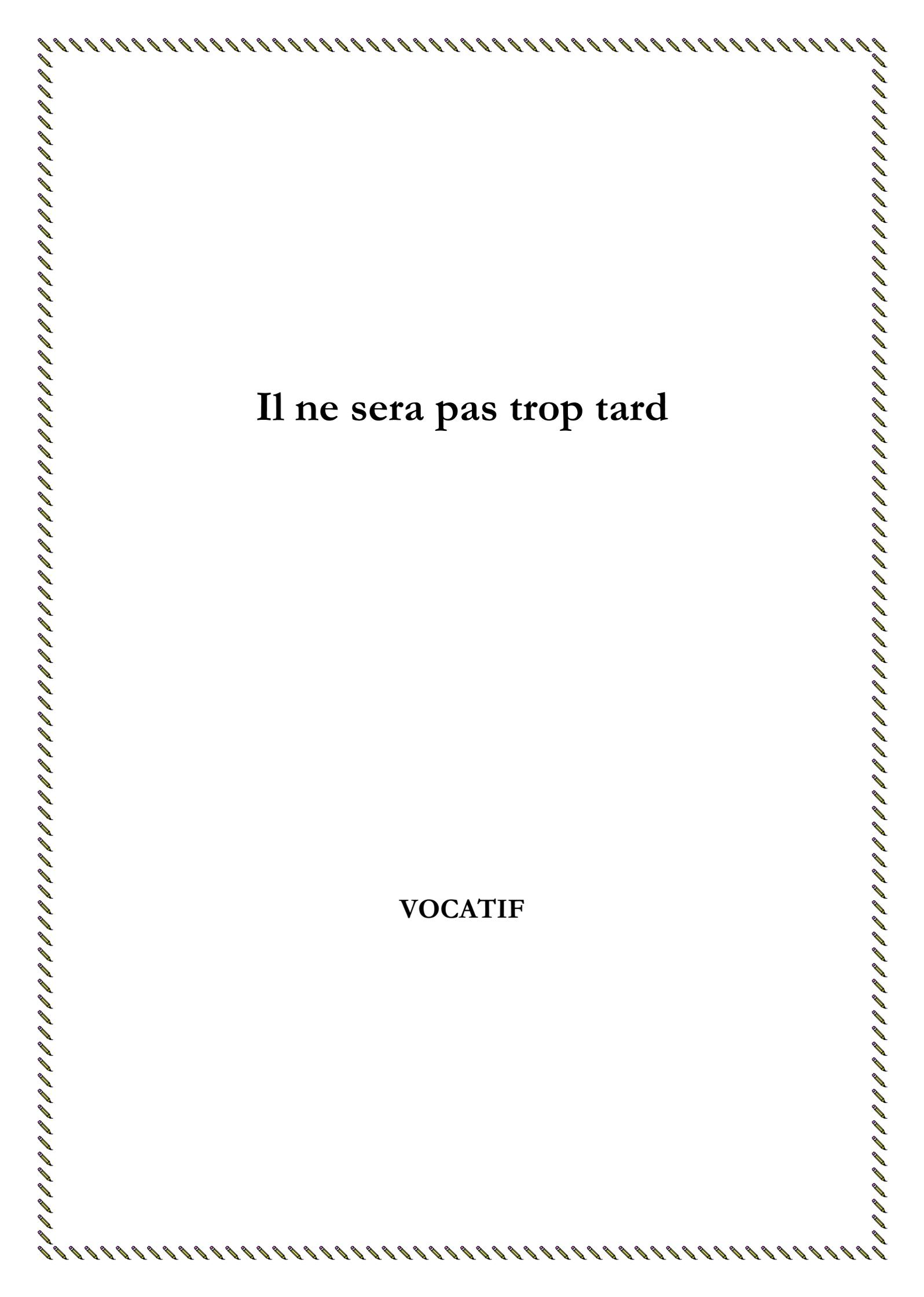


VOCATIF



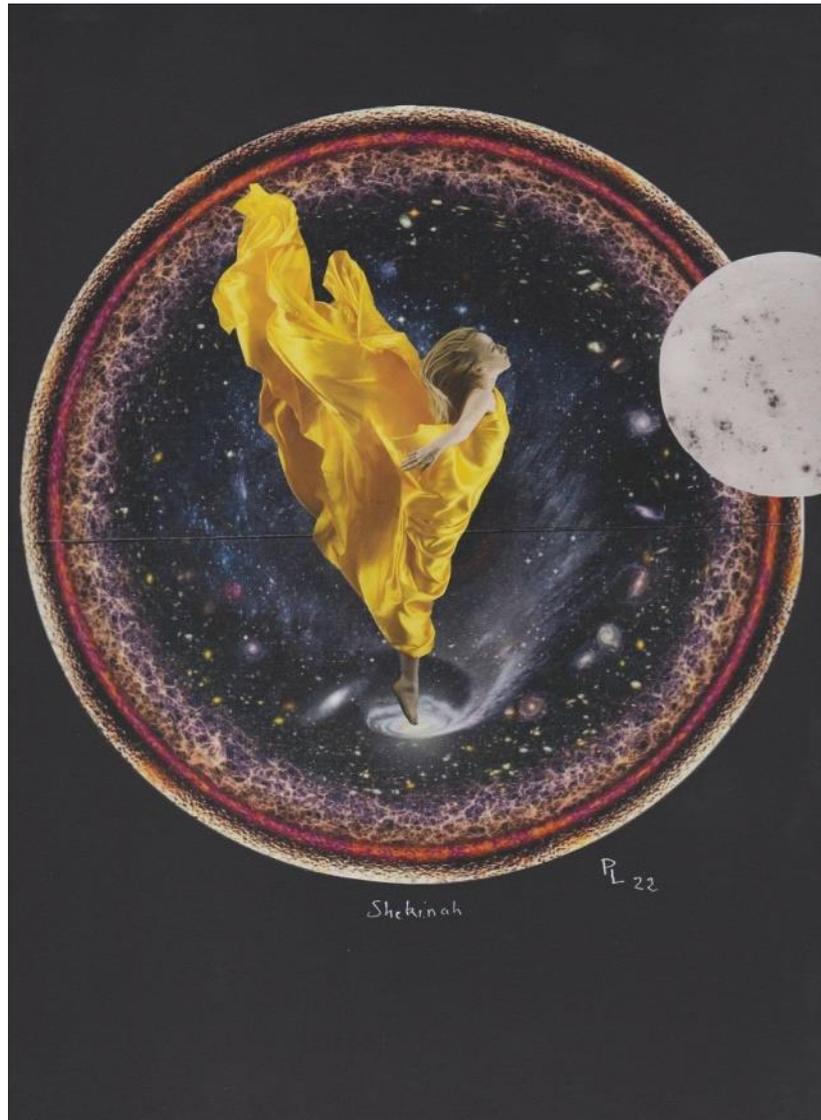


Couverture : collage de Patrick Lepetit
– *En territoire interdit* –
Le vers de Robert Desnos est tiré du poème
Comme une main à l'instant de la mort



Il ne sera pas trop tard

VOCATIF



Collage de Patrick Lepetit – *Shekinah*

Vocatif N° 37

Directrice de Publication : Monique Marta

4, Place Saint-Pons

04320 – SAUSSES –

moniquemarta9@gmail.com

Mise en page : Jacquy Gil

© *copyright Vocatif – Mars 2024*

PRÉFACE

Monique Marta

Cette nouvelle aventure de « Vocatif », qui ne sera « de papier » que pour ceux qui le désirent, ne pouvait se concrétiser sans, d'une part, la participation des nombreux auteur(e)s qui ont répondu à mon appel, d'autre part, le travail constant de notre ami poète, Jacquy GIL, qui, pour l'occasion, a revêtu l'habit de maquettiste. Soyez donc tous remerciés.

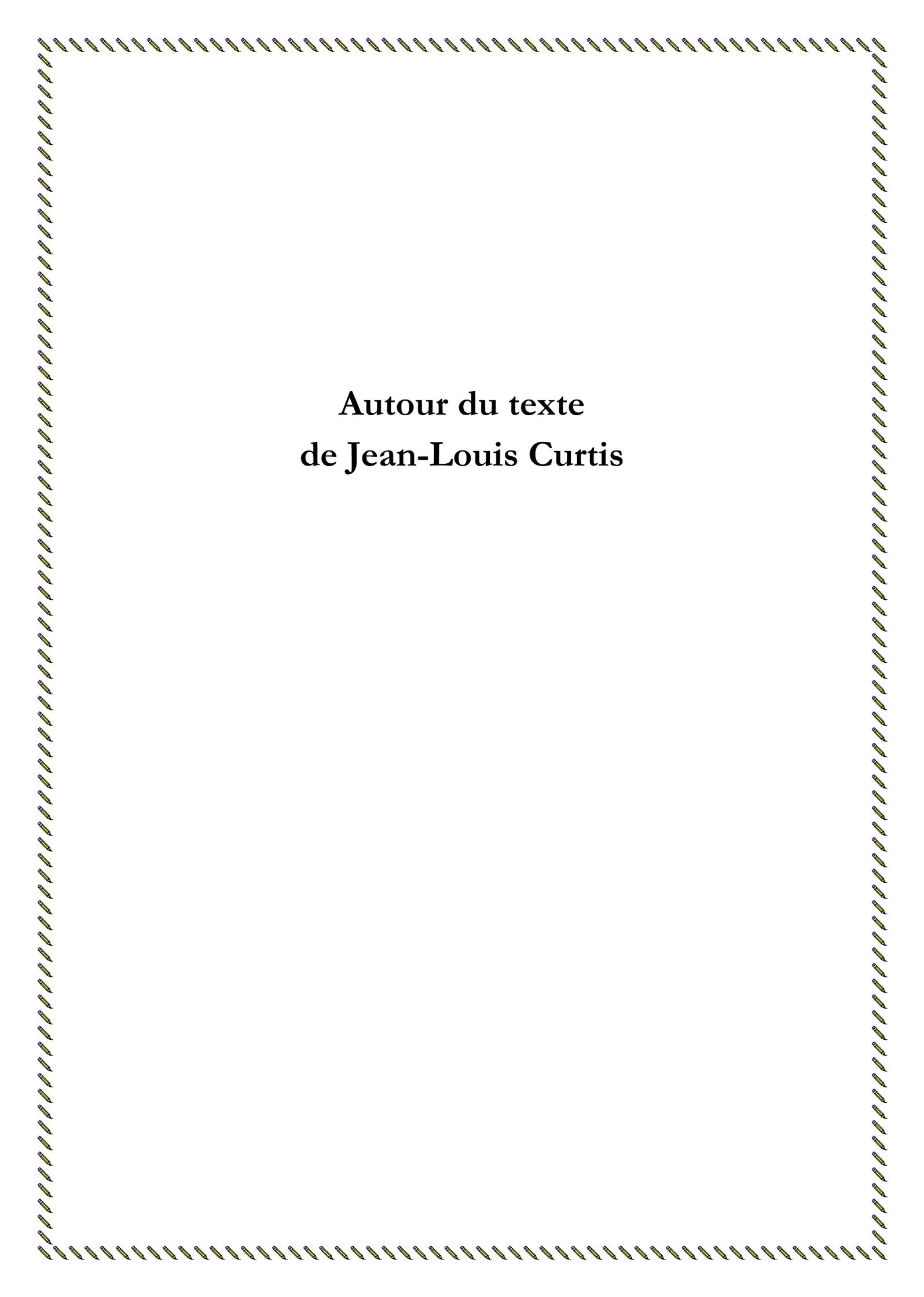
Les textes, ici présents, qu'ils soient en prose ou d'allure poétique ; qu'ils fassent écho au texte de Jean-Louis CURTIS ou évoluent librement, ne manqueront pas de vous intéresser, par leur ton tout personnel. Ainsi, se présenteront à vous les écrits de Tristan BLUMEL, Chantal DANJOU, Patrick DEVAUX (de Belgique), Jacquy GIL, Claude HAZA, David NADEAU (du Canada), Michèle NOSBAUM (du Luxembourg), Katy REMY, Alain ROUSSEL, Étienne RUHAUD, Marie-Claude SAN JUAN, Arnaud VILLANI et moi-même. Les collages, qui les accompagnent, sont de Patrick LEPETIT et, encore, de moi-même. À la fin de l'ouvrage, vous trouverez deux recensions : une de Patrick DEVAUX, à propos du dernier recueil de Parme CERISSET ; une autre, de Marie-Claude SAN JUAN – qui, plus qu'une recension, est un hommage au poète, philosophe, traducteur de chinois, bluesman, Daniel GIRAUD, décédé, il y a peu.

Pour terminer ce trente-septième numéro de « Vocatif », vous trouverez, en page 61, un texte d'amorce qui, peut-être vous inspirera pour le prochain numéro. Pour la réalisation de ce numéro 38, je ferai appel à d'autres auteur(e)s, mais vous êtes cordialement invités à y participer, si cela vous dit ; que ce soit sous une forme ou une autre, un texte « de création », une recension, un hommage, un entretien, etc. Date limite d'envoi : 1^{er} septembre 2024.

Pour l'instant, la revue sera envoyée à chacun des participants, par mail, sous forme de PDF. À vous de la transmettre à d'autres, si vous le désirez. Nous réfléchissons à sa mise en ligne.

Enfin, pour remercier notre maquettiste, Jacquy GIL, pour l'énorme travail qu'il a fourni, je vous propose de lui envoyer une petite participation financière, selon vos moyens (entre 10 et 20 euros), sous forme de chèque, à envoyer à mon adresse. Je transmettrai.

Monique MARTA,
Directrice de publication



**Autour du texte
de Jean-Louis Curtis**

LITTÉRATURE¹

Le public qui lit par plaisir et par goût, non par désir bourgeois d'être à la page, se voit coupé de tout un large secteur littéraire et se demande pour qui tels ou tels auteurs écrivent. On peut en effet se poser la question. Il semble que ce secteur littéraire, auquel le public n'a pas accès, soit un système clos de production-consommation : les ouvrages sont lus et commentés par le mandarinat qui les produit. Mais comme, en cette fin du XX^{ème} siècle, et surtout après Mai 1968, il serait peu recommandable de s'avouer mandarin (quoiqu'il soit avantageux et plaisant de vivre comme tel) les élites de notre époque n'ont plus du tout la tonitruante franchise de Flaubert gueulant son horreur du peuple, ni l'ingénuité de Mallarmé exigeant que la poésie fût protégée des contacts vulgaires. Ils ont recours à une casuistique compliquée, selon laquelle la remise en question de la littérature équivaldrait à une remise en question du monde et prendrait place, en conséquence, dans la dialectique révolutionnaire. Ou bien ils feignent que l'incompréhension du public est, en fait, l'éternelle opacité du bourgeois ; ce qui, aujourd'hui, est un sophisme, car la bourgeoisie dirigeante actuelle, soucieuse de conquérir un statut intellectuel qui lui paraît maintenant le corolaire indispensable d'un statut mondain, favorise l'avant-garde dans tous les domaines – et c'est le public populaire (c'est-à-dire petit-bourgeois *et* prolétarien) qui souhaite humblement que les livres qu'il achète soient compréhensibles.

Extrait de *Questions à la littérature*,
de **Jean-Louis Curtis**, éditions *J'ai lu*,
1975, p.110-111

- *Jean-Louis Curtis (1917-1995), Prix Goncourt pour « Les forêts de la nuit » (1947), fut un essayiste et un romancier. Spécialiste de Shakespeare.*

Texte proposé par Monique Marta.

Patrick Devaux

À propos des élites...

Il n'y a, en réalité, sans doute plus, à notre époque, d'« *élite intellectuelle* » tant les événements littéraires sont rapides, avalés par le suivant avec parfois une certaine précipitation vers la nouveauté, le contexte commercial du moment, ce qui se révèle parlant également avec les « *prix littéraires* » ou, en tout cas, certains d'entre eux. De plus, les réseaux sociaux faussent grandement la situation. Je remarque, par exemple, que certains poètes agissant en dehors des sentiers battus ne sont connus que de quelques-unes des « *élites* » alors que leur qualité me paraît évidente.

On peut compter sur le temps pour faire le tri mais rien n'est moins sûr dans cette précipitation accrue pour la nouveauté, l'acte littéraire étant souvent ramené d'une part à l'actualité pour certaines catégories et à une sorte de repli individuel pour d'autres.

Encore faudrait-il alors définir la notion d'« *élite* » avec exactitude car la notion est souvent confondue avec le goût personnel d'un chroniqueur ou d'un journaliste orienté sur certaines catégories de personnes quand il n'est pas impartial. Le journaliste littéraire est rare et peu renouvelé !

Je suis assez d'accord quand Jean-Louis Curtis parle de « *statut mondain* » si on considère que les réseaux sont parfois morcelés en chapelles se côtoyant parfois assez peu entre elles avec chacune l'idée « *d'avoir raison* » dans ses initiatives. Le fait de communiquer beaucoup ne fait pas forcément communiquer mieux. Il y a cependant là un avantage pour le public qui « *choisit* » en fonction de ses possibilités souvent hélas orientées de fait par un manque de culture. Une certaine idée de facilité laisse peu de choix sinon des auteurs mis en évidence souvent bruyamment par l'un ou l'autre média. Il y aurait beaucoup à dire des grands concours littéraires où d'une année à l'autre les jurys sont peu modifiés et les ouvrages annoncés pressentis d'une façon ou d'une autre.

La littérature quant à elle ne me paraît pas « *remise en question* » mais plutôt suiveuse dans ce que la société propose. C'est le cas pour la culture en général avec souvent un nivellement par le bas. On en revient à une « *élite* » de fait, les rouages étant bien rodés. Il suffit de constater le nombre de poètes issus d'un milieu professoral plutôt que de tout autre pour s'en rendre compte. Quand la société bascule la culture suit. Dans le meilleur des cas, quelques-uns réagissent et c'est parfois salutaire pour engendrer quelque chose de neuf à la fois pour la société et la culture. Il faut bien sûr veiller au grain pour éviter les dérapages. Mais qui le fera ?

Claude Haza

Réflexion faite (avec humour)

Aujourd'hui le sonnet est-il d'avant-garde
Ou seulement d'arrière-garde
Ou encore d'allure ringarde
C'est affaire d'appréciation qui se regarde

À travers une lunette d'approche sournoise
Pour n'y voir que des vers à la noise
Sinon être encore à brandir son ardoise
Comme en classe lorsqu'on dégoise

Une récitation où l'on ne comprend rien
Être à l'avant-garde cela ne sert à rien
Mieux vaut se revendiquer baudelairien

Les avant-gardistes de tout poil ont le défaut
De ne se voir autrement que sans défaut
Mais ce qui compte c'est de poser le mot où il faut

Le 03/12/2023



Monique Marta

Avant-Garde(s)

Le texte de Jean-Louis Curtis fait le procès de l'Avant-garde, qu'il oppose à une littérature plus accessible au public, qui, dit-il, « *souhaite humblement que les livres qu'il achète soient compréhensibles.* »

Selon le dictionnaire Larousse, l'avant-garde, terme militaire, est « *la partie d'une armée qui marche en avant du gros des troupes, à des fins de reconnaissance et de protection.* »

Si l'on s'en tient au sens communément admis d'Avant-garde artistique comme « *mouvement artistique novateur* », le point commun est que quelque chose se passe « devant », au-devant de la plus grande partie des individus : soldats ou divers créateurs. Ce qui suit, pour le qualifier – « *à des fins de reconnaissance et de protection* », « *novateur* » - relève d'objectifs différents. Voire opposés.

Il est intéressant que le premier sens du mot, le plus ancien, relève de l'art guerrier. On y voit un dynamisme, voire une agressivité. Deux termes qui conviennent bien à l'Avant-garde artistique.

Il semblerait que Claude-Henri de Saint-Simon, en 1825, dans ses *Opinions littéraires, philosophiques et scientifiques*, soit à l'origine de la notion d'Avant-garde artistique : « *C'est nous, artistes, qui vous servirons d'Avant-garde : (...) Quand nous voulons répandre des idées neuves parmi les hommes, nous les inscrivons sur le marbre ou sur la toile.* » Et Gabriel Laverdant, en 1945, qualifiera l'art de « *précurseur* » et « *révélateur* » (in *De la mission de l'art et du rôle des artistes*) On voit, par là, que l'art, dans son « Avant-garde », aurait quelque chose de « révolutionnaire », dans la mesure où il s'opposerait à une tradition, à la répétition de ce qui est déjà connu.

Cette revendication n'est pas nouvelle : déjà, à la fin du XVII^e, une querelle agita le monde littéraire et artistique, entre Anciens et Modernes. Les Anciens – ou Classiques – s'appuyaient sur le passé et considéraient que c'était le public et la postérité qui permettaient de juger d'un chef-d'œuvre. Les Modernes célébraient le roi et la religion, véritables perfections, et créaient des formes nouvelles, respectueuses de la bienséance.

En 1830, de même, la « bataille d'Hernani », à partir de la pièce de Victor Hugo, opposa les Classiques, qui voulaient une hiérarchisation stricte des

genres théâtraux, et la nouvelle génération des Romantiques, qui souhaitait une libération de l'art dramatique.

Ainsi, donc, l'Art a souvent été l'objet de querelles entre les partisans d'un « système » ancien et ceux d'une « nouvelle école ». Ce n'est pas un hasard s'il fut question, un temps, « d'Art Nouveau » (fin XIX^e, début XX^e) et, beaucoup plus tard encore, d'« École de Nice » (née en 1950)... Les mots « nouveau » et « école » étant là pour se démarquer de ce qui se fait « habituellement ».

Mais bon ! Revenons sur la notion « d'Avant-garde », qui suppose que l'on est « en avance » sur tout le monde – ou presque ! On se situe, en effet, dans le domaine de « l'inouï », du « jamais vu ». Parfois, plus qu'une « œuvre », on propose de « l'expérimental ». D'ailleurs, la notion même d'« œuvre » est remise en question. C'est « l'esthétique » qui est contestée. La référence, c'est le politique et l'économique, le monde de la machine, de l'industrie. En fait, tout peut devenir « art », à partir du moment où on le décide. Ainsi « l'urinoir », de Marcel Duchamp, daté de 1917. Ainsi « la merda d'artista », de Piero Manzoni, en 1961. Aussi la sérialité remet en question l'unicité de l'œuvre (c.f. Andy Warhol), la musique atonale conteste la mélodie (c.f. Arnold Schönberg, Elliott Carter, Igor Stravinsky...)

En poésie, on va vers un effacement de l'auteur, au profit de recherches formelles sur des langages para-littéraires : Olivier Cadiot, revue « Java » (Jean-Michel Espitalier, Vannina Maestri, Jacques Sivan). On sort du livre, on utilise le multimédia, le numérique...

Mais toute cette « Avant-garde », ou qui se prétend comme telle, a une Histoire. Giorgio Agamben, dans son livre *Création et Anarchie* (Bibliothèque Rivages, 2019) écrit : « *Le principe méthodologique de ces réflexions sur la notion d'œuvre d'art est que l'archéologie constitue la seule voie d'accès au présent.* » (p.7)

En fait, plus que d'Avant-garde est-il plus juste de parler « d'Avant-gardes ».

Celles-ci trouvent leur origine dans le futurisme (Filippo Tommaso Marinetti) et l'expressionnisme (Herwarth Walden) ; 1910-1920 pour le futurisme italien ; 1912, pour le futurisme russe (ex : groupe Hylaea, Vassili Kamenski...) ; fin XIX^e-début du XX^e pour l'expressionnisme allemand ; 1916 à 1921, pour le dadaïsme (Hugo Ball, Tristan Tzara...) ; dès 1920, pour les Surréalistes (André Breton, René Magritte...) ; années 40, pour l'expressionnisme abstrait américain (ex :

David Smith). S'y ajoutent le cubisme (Pablo Picasso, Georges Braque...), le constructivisme (Naum Gabo, Alexeï Gan...) et le suprématisme (Kasimir Malévitch...) russes. Se manifestent aussi Cobra (dès 1948 : Christian Dotremont, Karel Appel, Asger Jorn...), les Situationnistes (1957-1972 : Debord, Raoul Vaneigen) ; Fluxus (années '60 : Georges Maciunas, Joseph Beuys, Robert Filliou, Ben...), qui doivent tous quelque chose au surréalisme. Dans les dernières Avant-gardes (fin des années '60), on retiendra l'art conceptuel, le body-art et le postmodernisme, qui, lui, ne refuse pas le passé et peut l'inclure dans ses œuvres.

Ces « expressions » artistiques et/ou littéraires rejettent, la plupart du temps le terme de « mouvements » et refusent la notion « d'art » traditionnelle.

Notre propos n'est pas, dans ces lignes, forcément sommaires, de faire l'historique détaillé de toutes ces Avant-gardes ; mais plutôt de voir ce qui les motive et leur impact sur le public et l'Histoire de l'Art, en général.

Au départ, il y a *un constat* : celui de la société dans laquelle ils vivent, ses transformations, ses dysfonctionnements, ses « archaïsmes ». Puis *une réflexion* à partir de ce constat ; réflexion qui est, avant tout, de déconstruction. Enfin, *une action*, action qui prend des allures révolutionnaires ; de provocation, notamment ; d'humour, parfois ; de dérision.

Je ne voudrais pas faire d'amalgame : chacune de ces expressions, artistique/littéraire, a ses spécificités. Le danger serait d'en faire un résumé ; ce qui, nécessairement, serait restrictif, décevant, frustrant. Je ne tomberai pas dans le piège. Mieux vaut se reporter à des études approfondies sur ces questions.

Sans doute, toutes ces manifestations artistiques/littéraires ne sont-elles pas exemptes d'une imprégnation, plus ou moins consciente, plus ou moins fouillée des œuvres de Marx, Freud, Hegel, qui marquent, de façon notable, indubitable, le XXème siècle. Mais ce n'est pas non plus sans une connaissance des œuvres du passé et de la pensée grecque. Ces artistes, ces poètes sont des gens cultivés.

Ils s'intéressent aussi à ce qui est étranger. Et ils communiquent entre eux. Ils s'expriment au sujet de « l'art », de leur action. Cela est si vrai que le discours l'emporte, parfois, sur « l'œuvre ».

Si l'on en croit Giorgio Agamben (op. cit), chez les Grecs, « l'artiste », qui était plutôt un « artisan », n'avait aucune importance. Ce qui comptait, c'était « l'œuvre ». Dans les Avant-gardes, certaines, en particulier, nous assistons à un phénomène inverse : ce qui compte, ce n'est plus « l'œuvre », mais « l'artiste » ; à tel point que nous avons pu « voir » récemment une œuvre « virtuelle », qui donc n'existe pas. « *Déjà en 1967, rappelle Giorgio Agamben, (...) Robert Klein avait publié un court essai au titre éloquent : « L'éclipse de l'œuvre d'art ». Klein suggérait que les attaques des Avant-gardes artistiques du XXème siècle n'étaient pas dirigées contre l'art, mais exclusivement contre son incarnation dans une œuvre.* » Et il ajoute : « *Comme si l'art, mû par une curieuse impulsion autodestructrice, dévorait ce qui en avait toujours défini la consistance : l'œuvre elle-même.* » (op. cit, p. 10) L'œuvre n'existant plus – ou n'ayant plus aucune importance – ce qui compte, c'est « l'artiste » ; perçu, alors, comme une « star ». C'est le triomphe de l'individualisme, quand bien même on fait partie d'un groupe. Pourtant, parallèlement, parmi ceux qui se réclament de l'Avant-garde contemporaine, « l'œuvre » est reconnue, qualifiée, atteignant des sommes astronomiques, son auteur, lui aussi, étant glorifié. Les artistes deviennent, alors, de purs objets de marketing, qu'il faut lancer et soutenir. Citons, par exemple, Maurizio Cattelan, Matthew Barney, Jeff Koons...

Toutefois, au-delà de « l'Avant-garde », qui peut n'être qu'un concept avancé par la critique, l'art « contemporain » a bien une existence, les artistes essayant de trouver leurs marques, dans un monde en sans cesse mutation, où tout se recycle, où la Terre est devenue un « village planétaire ». Et surtout, « *il faut réfléchir sur ce qui constitue la moelle de nos identités, s'interroger sur tous ces métissages qui composent les termes de nos expériences et de nos cultures.* » (Damien Sausset, in *L'ABCdaire de l'Art contemporain*, Flammarion, 2003) L'artiste, le poète, se mettent à la portée du public. Ils ne lui demandent plus une « culture » d'initié pour le comprendre. Il utilise tous les médias nécessaires à la « communication » de son « travail », une grande place étant accordée à la photographie et à la vidéo. En poésie, on assiste à des « performances », où le corps est mis en action, tout autant sinon plus que le texte.

Si l'Avant-garde « historique » a décomplexé l'art, l'actualisant dans son époque, « ouvrant » le regard sur différentes réalités, beaucoup d'actions ou de réalisations, que l'on qualifie « d'Avant-garde », n'ont aucun impact sur le public et ne sont d'aucun intérêt pour l'Histoire de l'Art. En poésie, la « poésie sonore » (Henri Chopin, Bernard Heidsieck...), le « lettrisme » d'Isidore Isou, nous paraissent intéressants, mais ne touchent qu'un public limité. Si les poètes se sont posé la question du

sens, allant jusqu'à le rendre incompréhensible – voire le nier, d'autres y puisent l'essentiel de leur travail. C'est le cas de la plupart d'entre eux.

Il nous semble que le plus difficile, pour l'artiste comme pour le poète actuels, dans la société marchande, qui caractérise notre époque, est de garder une authenticité, dans la réalisation de son ouvrage. De plus en plus de gens écrivent. Les éditeurs sont surdemandés et obligés de ne plus accepter de manuscrits, n'ayant plus le temps de les lire. Le coût du papier, les frais postaux, excessifs, réduisent aussi les publications. Le livre est en perte de vitesse. On va de plus en plus vers le numérique. L'Histoire même de notre revue illustre tout cela.

Néanmoins, si le lectorat de poésie est marginal, la poésie n'en demeure pas moins vivante, dans ses multiples expressions. Quant à l'art, s'il existe des « modernes », qui utilisent tous les media mis à leur disposition, toutes les matières, et qui réfléchissent encore sur l'art et l'œuvre même, sur le rôle de l'artiste dans la cité, il faut bien constater que la peinture « de chevalet » persiste et que, d'une manière générale, c'est cette peinture, qui est appréciée du plus grand nombre.

Comme nous le disions, en 1983, dans le numéro 1 de *Vocatif*, et qui servait en quelque sorte de « manifeste », ce qui compte, c'est le Vivant. Ce qui est en prise avec la vie. Et donc ses différentes formes d'expression. En art, comme en poésie. Et, si l'art, la poésie ont quelque chose à dire, la vie de ceux/celles qui le/la produisent, pour nous, est aussi signifiante. Ainsi, il n'est pas sans intérêt de savoir que la plupart des futuristes italiens, Marinetti en tête, ont viré fascistes et soutiens purs et durs de Mussolini. Quant aux futuristes russes, ils ont soutenu la révolution, avant de mal finir. La figure de proue, Maïakovski, s'est suicidé, parce qu'il pensait la révolution trahie. Debord, un des plus grands penseurs du XXème siècle, auteur de *La Société du Spectacle* (1967), s'est suicidé aussi.

Si l'on se considère comme « artiste », comme « poète », ira-t-on jusqu'à penser, selon les affirmations de certains, que la vie seule peut être considérée comme « un art » ? Et, si « art » il y a, cette vie, quelle(s) forme(s) prendra-t-elle ? Bohème ? « Classique » ? Instable et tourmentée ? Stable et tourmentée ?...

À la vérité, on fait ce que l'on peut. On ne naît pas ex nihilo et on ne vit pas dans un désert. C'est dans le prolongement de la vie, à savoir « l'œuvre », que l'on tâche au mieux d'exprimer ce qu'il nous semble important de « dire » ; pour nous même, notre propre évolution ; mais aussi ceux qui nous « regardent » et, peut-être nous suivent.

Katy Rémy

Il entrait en bibliothèque comme un clochard chez Hédiard. Le monde des livres se bornait aux couvertures et plus précisément à ces couvertures papier glacé, et s'il en détachait un du présentoir de la gare centrale, il le reposait déjà fatigué à la seule lecture de son titre, au nombre de pages qu'il n'imaginait même pas de parcourir

Mais tout ce blanc, ce que les gens autour de lui décrivaient comme chic, comme contemporain, ces rayonnages qui n'en finissaient pas, ces noms aussi lointains que ceux qu'il déchiffrait sur les tombes quand il y allait déguster un burger entre midi et deux, rien de tout cela ne lui parlait. Il se frotta les yeux, craignant d'être aveugle, de ne plus pouvoir lire, il y avait certainement quelque part une rangée de ses ouvrages préférés, il n'était pas possible que parmi ces quelques personnes initiées ne se soit pas glissé quelqu'un de sa sensibilité, mais le seul rayon qui lui parut accessible, parcouru par un trio de jeunes gens à la mèche ciselée, à la nuque dénudée, était composé de centaines de livrets identiques et numérotés, arborant des caractères qu'il comprit être du Japonais, c'est à dire du Chinois. Un espace l'attira pourtant, des grands formats, des images ! Leur sophistication le rejeta encore dans sa marginalité.

Alors que tout le monde ne tarissait pas d'éloges sur ces écrivains, ces lauréats, ces nobellissables, ces engagés, ces fondements de la société, ces amoureux du style, ces pros du subjonctif plus que parfait, ces paroles universelles, cet humour, cette passion des mots, ce dévidoir d'opinions, il se sentait aussi isolé qu'un poète dans un conseil d'administration.

Qu'un tir de roquette atteigne un hameau, qu'un kamikaze produise un séisme dans un bistrot, qu'une vague scélérate frappe Étretat, qu'un stromboli émerge en face de Cannes ou de Miami, qu'un homme d'État éternue ou qu'il finisse par mourir, chaque fois qu'il allume la télé, un intellectuel trouve la phrase, émet le sentiment que tout homme sensé du monde libre partage, doit partager, non tant à cause de l'événement évoqué mais bien parce que l'intellectuel le retournera en sa faveur, et que d'autres intellectuels prendront la balle au bond, enfin que demain matin, ayant passé la nuit devant son écran il et il apparaîtront leur livre en main, de telle façon que le temps qu'il aurait pu obtenir pour essayer de comprendre le sens de l'Histoire avec ses propres mots, sa pauvre érudition de qui a quitté l'école à quinze ans par désespoir plus que par ennui, lui a été ôté avec la parole.

Erreur. Il est libre de sa parole, tout le monde le lui répète, ce sont les mots qui manquent. Il entre encore dans la librairie, et il regarde ce coffre-fort qu'il sait plein aux as de mots efficaces, reconnus, déjà testés, qui ne sont pas enliassés, qui ne sont pas des lingots, mais les briques du savoir, le ciment de

la société, malgré les poèmes, malgré les essais, les souvenirs, les romans, les pièces de théâtre... tous bien définis, encadrant par des lois centenaires quoique quasi subliminales, leur apparition, leur encrage, leur diffusion.

L'universel par un jeu de dupes dont personne n'est coupable ni responsable, n'est pas ouvert à tous, mais bien une muraille qu'on voudrait affronter les yeux nus, et guéri de cette cécité advenue depuis la lecture heureuse du *Petit ours brun* et peut-être les premières BD. Les énoncés, les grands textes, les poésies incontournables, les règles grammaticales, la stylistique, le jargon des agrégés, la fierté de ceux qui transmettaient leurs connaissances si chèrement acquises par le sacrifice conjugué de leur famille et de leur adolescence, en laissaient tant sur les berges, tout au long du parcours renforçant de cette façon l'état glorieux des survivants.

L'exil n'est pas seulement le fait de ceux qui partent, mais aussi de ceux qui n'ont plus nulle part où aller si ce n'est avec leurs semblables, exilés de la culture dite commune. On dit repêcher, on dit rattraper.

Il échoue dans ce restau où échouent des livres abandonnés, offerts, libres de droit, où personne ne chronomètre sa vitesse de déchiffrage, il lit très attentivement, le soir devant un verre, à l'écart, repoussant du regard ceux qui voudraient le rejoindre, la patronne lui a suggéré *Paroles* de Jacques Prévert, ce sera plus facile, il a moins de mots. Vous me direz elle aurait pu alors lui passer *Un coup de dé...* Mais il a quand même quelques notions de la phrase, il a bien retenu le sujet, le verbe, le complément et même l'adverbe ou l'adjectif, voir la préposition quoiqu'il ne puisse plus les nommer justement. Donc pour lui dans un livre il y a des phrases qu'on lit successivement grâce à des ponctuations. Le point important. L'interrogatif aussi. Et le retour à la ligne comme un leitmotiv, avec sa majuscule incontournable.

Il dit non avec la tête...

Il revoit la classe et il s'entend.

Et tous les problèmes sont posés

Il murmure sans y croire

Sur le tableau noir du malheur

Il voit. Il reviendra demain lire la suite

Alain Roussel

De bouche à oreille

Qu'est-ce qu'écrire ? Certains écrivains s'inscrivent dans un genre et anticipent ainsi quel sera leur public. Même s'il peut en réinventer les conventions et les approches, un auteur de romans policiers ou relevant du fantastique connaît par avance son lectorat, son éditeur aussi. Il sera soigneusement étiqueté dans les rayons des librairies, parfois avec des erreurs. Ainsi, classer *Le cycle des Contrées*, de Jacques Abeille dans la science-fiction est une imbécillité, alors qu'il s'agit d'une littérature de l'imaginaire. Par contre, le roman dans sa généralité peut échapper aux lois du genre et son public n'a pas de frontière définie. On sent bien, en lisant Gombrowicz, Joyce, Gracq ou Claude Simon, qu'il se joue autre chose et qu'on entre dans une autre dimension. Dans le huis clos de l'écriture, un tel écrivain ne se pose pas au préalable la question du lectorat. Le premier lecteur, c'est lui, et il se suit à la trace ligne par ligne, avec étonnement, émotion, parfois avec impatience et découragement. Avec des écrivains de cette envergure, on ne dira jamais assez que le roman est un art total, faisant appel à des descriptions, des actions, des réflexions et des dialogues. On ne sort pas toujours indemne de telles lectures. Les mots s'accrochent à nous, ouvrent des fenêtres et nous font accéder, derrière le plaisir de la lecture, à de nouveaux paysages émotionnels et mentaux. Notre regard sur le monde peut s'en trouver changé, allant jusqu'à nous donner envie d'écrire et de révéler nos propres territoires secrets, notre part d'inconnu. Quel écrivain n'est-il pas né de la lecture de tels livres ?

Il en est de même pour la poésie. Lire un seul poème le matin peut illuminer votre journée. Les vers vous accompagnent, que vous soyez au travail, dans le métro ou dans un bus. Ils ont le pouvoir de vous rendre amoureux de la vie, malgré la morosité ambiante. Cela tient à un certain rythme, à des sonorités qui marient harmonieusement la musique et le sens. Comme l'écrit magnifiquement Rimbaud : « Je lance un coup d'archet... » La poésie exige, du moins de nos jours, une intimité peu compatible avec un vaste public. La relation à cette sorte d'écrits est personnelle et nous donne l'impression, du moins pour certains d'entre eux – rares il est vrai –, d'appartenir à « une société secrète de l'écriture », comme disait naguère Alain Jouffroy. Nous sommes presque dans « le bouche à oreille », et le ton est souvent à la confidence. Que Jean-Pierre Duprey, par exemple, soit peu lu aujourd'hui me le rend encore plus attachant et précieux. Son œuvre n'est pas faite pour les autoroutes de la communication, mais pour les sentiers du murmure que l'on arpente à quelques-uns. Le plus souvent, les lecteurs des poètes sont des poètes.

Ce que l'on constate aujourd'hui, c'est qu'il y a une grande diversité de « voix ». Il n'y a plus d'école ou de mouvement. Certains textes poétiques peuvent relever du baroque ou du classique, inventer ou non des formes nouvelles, dans une sorte d'éclatement généralisé. Il est quasiment impossible d'y déceler des tendances, comme ce fut le cas naguère pour le romantisme et, plus près de nous, pour le surréalisme. Le risque est parfois le n'importe quoi, sous prétexte qu'il suffirait d'aller à la ligne pour écrire un poème. L'affirmation d'Isidore Ducasse, « La poésie doit être faite par tous. Non par un. » peut sembler séduisante, mais c'est un sophisme. Ceci dit, la poésie n'est pas réservée à une caste. Elle aurait même plutôt tendance à être désertée par la prétendue aristocratie qui la tient aujourd'hui pour un genre mineur, ne retenant que les noms des plus célèbres, à tort ou à raison. Pourtant, qu'il y ait un côté électif de la poésie, on ne saurait le nier : on est appelé par la poésie au plus profond de soi. Il faut alors entendre sa voix intérieure et y répondre, lui ouvrir le chemin parfois par petites retouches. Que celui qui a des oreilles entende...



Arnaud Villani

L'avant-garde de l'écriture

Le syntagme « avant-garde », qui implique une arrière-garde et un corps d'armée, ne me convient pas. J'ai suffisamment analysé, en langue grecque, ce que je nomme « militarisation du lexique », pour avoir envie de réfléchir sur un terme qui nous jette directement une guerre à la face. Tant que nous n'aurons pas éradiqué de notre langue ses éléments poussiéreux et de maniement risqué, du genre « progrès, révolution, esprit nouveau, modernité, post-modernité, post-post modernité », tant d'autres encore, et précisément ce terme rutilant d'« avant-garde », nous continuerons de patauger dans un à peu près fangeux, dissuadant quiconque de réfléchir et de continuer à croire possible toute création, toute amélioration.

Il serait temps de cesser d'accorder la moindre importance aux billevesées d'un Duchamp qui se moque de lui-même, et donc de nous, dès son titre (*Du champ du signe*). Il serait temps de dénoncer le préjugé moderniste et la morgue des Instituts des Beaux-Arts. Il serait temps de comprendre que « dire que l'on pense » ne signifie pas toujours « penser ». Il serait temps de cesser de mépriser ce qui s'est fait avant nous. Il serait temps de prendre conscience une bonne fois des parasites qui pullulent dans la tignasse emmêlée de nos « idées » et de nos discours pompeux.

Après cet avertissement sans concessions, je veux bien tenter de réfléchir sur ce mirage de la *nouveauté* quand, en politique, en société, en art, en technique, elle s'auto-proclame. Le bébé qui vient de dire *aren* peut penser qu'il vient de lâcher un mot crucial pour l'avenir de l'humanité. Nous n'avons cessé de nous délecter de fausses révolutions, qui n'étaient que des poses vantardes, doublées de franches erreurs de réflexion. Nous avons fait table rase des cultures du passé, qui, toutes sans exception et chacune en son genre, recélaient, un cadeau précieux pour la poursuite d'une existence humaine sur Terre. Nous avons adulé les conquérants et le mythe du conquérant. Nous avons colporté partout notre forfanterie, apportant, en fait d'éducation, la distinction infamante entre ceux de « la haute » (par argent, naissance ou concept, peu importe) et les gueux. Les théoriciens des Lumières ont prétendu offrir au monde l'égalité, la liberté, la majorité. En fait, par mille comportements vétustes, ils ont approfondi la terreur d'un mépris des uns pour les autres, n'étant pas même capables de repérer à leur époque les deux plus remarquables

penseurs en matière de culture, de sens de l'histoire et d'humanité : Rousseau et Herder.

Sous couvert des héros des Lumières, nous avons continué de nous détester les uns les autres, de tuer toujours de nouveau les bienveillantes déesses-mères, de flétrir l'immense amour non religieux de Ieshoua, et de penser que la seule solution pour retrouver un paradis sur Terre serait de décimer, par dizaines de millions, ceux qui ne pensaient pas comme nous. Je suis fatigué de ces rodomontades de l'histoire, qui font douter que l'humanité ait dans ses comportements quoi que ce soit d'intelligent et d'humain. Je suis fatigué de constater à quel point nos instituts d'enseignement, et nos « avant-gardes » omettent de rappeler que la première marque d'intelligence et de savoir est la bienveillance et le respect du foisonnement infini des différences. Pourquoi n'ouvre-t-on pas tout premier cursus de philosophie par la présentation des penseurs *libres* de l'existentialité ? Je veux dire, ceux qui ne s'en sont pas servi pour briller, mais pour donner à penser que l'homme pouvait cesser d'agresser la nature et de se gargariser de sa culture intellectuelle, et que ce changement d'attitude vis-à-vis de l'homme et du monde était à la portée de tout un chacun.

Car il existe des penseurs qui sont très nettement au-delà, en avant de nos récentes parades de civilisation. Il existe des penseurs qui ne mentent pas ! Si, je vous promets ! Il existe des penseurs pour lesquels ce n'est pas avancer dans l'humain que de calibrer sa réflexion sur un gain pécunier, sur un avancement de carrière, sur une course aux prix, la participation à une revue d'avant-garde, ou la constitution d'une caste méprisante, avec son langage privé, ses marottes, ses tombereaux de mauvaise ironie déversée sur les manants. Nous ne faisons pas mieux, avec nos « grands penseurs » du XXème, que de renouveler les précieuses ridicules. Et pourtant, il existe bien – il suffit de lire – des penseurs modestes, qui redonnent confiance en l'homme et plaident pour un mariage possible entre logique sincère de la nature et bon aloi dans la culture.

Je citerai, un peu dans le désordre, ces *homines novi* : les Milésiens, penseurs du « chaos », Héraclite et Parménide, les Taoïstes, Hippias et Antiphon, Jésus, les premiers Stoïciens, Plotin, Gaunilon, Duns Scot et Nicolas de Cusa, Jakob Böhme, Giordano Bruno, Ronsard, Rabelais et Montaigne, Molière, Spinoza et Leibniz, Schopenhauer et Kierkegaard, Hugo von Hofmannsthal, Hölderlin et Novalis, Jean-Paul (Richter), Maurice de Guérin, Rilke, Nietzsche, Stifter, Nerval, Baudelaire, Edgar Poe, Verlaine et Rimbaud, Apollinaire, D. H. Lawrence, Döblin, Martin Buber, Hermann von Keyserling, Thoreau,

Pessoa, Vesaas, Jean-Paul de Dadelsen, Celan, Dylan Thomas, Jean Wahl, Charles Juliet, Giono, Deleuze, Kafka...

Dans tous ces noms brille la possibilité d'un autre monde. Ces penseurs, libérés de la Vulgate, sont encore et toujours *devant nous*, parce qu'ils n'ont ni ne veulent avoir la moindre idée du progrès, du Paradis sur Terre, de l'« éducation », de la supériorité, de la guerre, de l'icône de la Science, des prosélytismes américains, du « grand récit » de domination de l'homme sur l'homme et sur le monde. Ils ne veulent avoir la moindre affaire avec ce qui caractérise notre époque : la pensée linéaire et pourtant biaisée, le mensonge généralisé, potentialisé par tous les moyens, un art consommé de la calomnie autant que de la cachotterie, une *doxa* pleine comme un œuf astral.

La question sérieuse est alors : qu'ont donc ces penseurs de différent, de singulier ? On remarquera que je n'ai pas fait de différence entre penseurs, philosophes, écrivains, poètes, et on pourrait poursuivre avec peintres, compositeurs, architectes. Qu'ont de différent ceux qui font l'avenir tout en étant, la plupart du temps, ou dans un premier temps, honnis par la bien-pensance de leur époque, comme s'ils formaient un gigantesque « salon des refusés ». Je dirais ceci : ils ne sont pas des créateurs, mais des *créateurs de créateurs*. Et comment atteignent-ils ce second degré de création ? Ils respectent la nature, ils sont pudiques et bienveillants, ils n'ont rien à démontrer, ils ne recherchent pas la notoriété mais la justesse, ils espèrent une toute-puissance de sensibilité et d'intelligence du cœur, ils se soucient du corps animal et du corps-monde, ils ne privilégient jamais l'idée, ils ne font aucune différence entre les cultures qui se sont succédé depuis le néolithique.

Ces singularités se résument en une autre façon de penser. Détaillons-la en distinguant d'abord entre « sous-jacence » et « substantialité ». Ces deux mots viennent du latin, *subjicere* et *substare*, « être jeté sous, se tenir et demeurer sous ». Mais leur origine dans le grec d'Aristote est *hypokeimenon*¹. Le mot lui-même indique une sous-jacence, indiquée en latin par *substantia*, *substratum*, *suppositum*, « posé sous, qui se tient dessous », dont dérivent les termes « substance, substrat, suppôt ». Or c'est un tout autre sens qu'Aristote donnait à l'*hypokeimenon*, qui va se conserver dans la célèbre « substance » des philosophes, et leur terme « substantialité ». En réalité, il indiquait l'inverse d'une sorte de plate-

¹. *Keimai*, en grec, équivaut strictement à *jacere* en latin, « gésir, être allongé », constituer un socle susceptible de recevoir une charge quelconque. Le socle n'a rien d'autre à faire, dans sa mise) à disposition, que de se tenir coi, inerte, sans réactions. Bref de ressembler à la terre quand elle donne bon appui au pied qui la foule.

forme immobile et sans réactions. Il proposait ce que nous appelons « sujet ». L'*hypokeimenon*, loin d'être inerte, rassemblait toute l'activité possible, et initiait cette dyade, ou mieux, cette diode (le courant passe dans un sens mais pas dans l'autre), qui va fournir le modèle d'une régie de l'homme sur le monde dans son ensemble : tout se rapporte, s'attribue à la substance, et peut donc, en logique, prendre la forme de l'attribut/prédictat. Mais la substance ne se rapporte à rien, en tant qu'elle est libre et autonome, ne dépendant que d'elle². Substance et attribut/prédictat vont donc revêtir cette forme convaincante de valoir autant en grammaire (« le ciel », substance, « est », copule, « bleu », attribut/prédictat), en logique des propositions (« Socrate est mortel ») et en métaphysique ou théorie des êtres. Le sujet, capable de dire « *cogito* », se rend sans honte ni la moindre question « maître et possesseur de la nature », et devient le pôle de référence de toute réalité. L'homme, sujet, en tant que conscient et pensant, porte l'univers et s'en déclare maître³. On connaît la suite.

Nous voyons le réel comme un *struggle for life*, où tout ce qui compte est d'obtenir à tout prix une place sociale, autrement dit, de forcer la porte de l'ascenseur social, ce qui lance une société de la « distinction », comme mépris généralisé de ceux qui rejettent l'esprit de compétition, autrement dit, l'abandon de toute générosité, de toute intelligence du cœur, de toute empathie. Nous développons, sous le couvert habile de la lutte contre la discrimination⁴, une « société de guerre », tout en ne cessant d'invoquer la paix. Une véritable avant-garde est alors bien délinéée. Elle se compose d'hommes et de femmes qui refusent les impératifs économiques de nos sociétés, et qui continuent de croire à *l'accueil de tous par tous*, et non pas à cette guerre de tous contre tous que prétendait

². Proposition qui ressemble fort au frontispice de la première édition du *Léviathan* de Hobbes, avec toutes les têtes citoyennes tournées servilement vers le souverain, qui, de fait, ne regarde que lui. Cette image princeps de tout État décrit déjà, de façon hallucinante, ce qui se passe encore aujourd'hui dans nos prétendues démocraties qui, bon gré mal gré, sont devenues des cultes de la personnalité et des mille manières de duper le peuple, et de lui voler sa souveraineté.

³. Voyez Corneille, *Cinna* : « Je suis maître de moi comme de l'univers. / Je le suis, je veux l'être. O siècles, ô mémoire, / conservez à jamais ma dernière victoire ».

⁴. Au cas où ils n'auraient pas compris la première année, les élèves du secondaire sont soumis à une répétition, trois années de suite, et sur un bon mois, de ce refus de toute discrimination, ce qui en soi est un noble projet, et nécessaire, mais qui pourrait éviterait toute contradiction en revoyant toute incitation à la compétition sociale et tout plaidoyer pour l'achat du véhicule ou de la maison qui fera différence avec le voisin et donnera à l'acquéreur une « position » sociale, raison profonde de discrimination. Voyez la réussite insolente de l'économie de luxe.

éviter Hobbes par la fondation d'un État de droit, ne voyant pas que, par-là, il retombait dans la « gueule du loup »⁵.

Et quand je dis « de tous par tous », je ne parle pas seulement des hommes, qui se sont gavés assez longtemps de leur propre « splendeur », mais de la totalité des êtres de ce monde, animaux, végétaux, minéraux, esprits des morts, météores, *physis*, cosmos infini, marées, magnétismes telluriques ... Penser ne nous propulse pas dans un ailleurs rêvé par l'homme, mais nous ouvre à la responsabilité de préserver ce qui, dans l'humain, est assimilé à moins que rien, et à faire cesser nos comportements de tyranneaux sur ce que nous prétendons *inférieur* à l'humain. Penser ouvre à ce monde où tout être, serait-il un ciron ou une molécule, obtient considération, et trouve place dans la grande société des choses du monde.

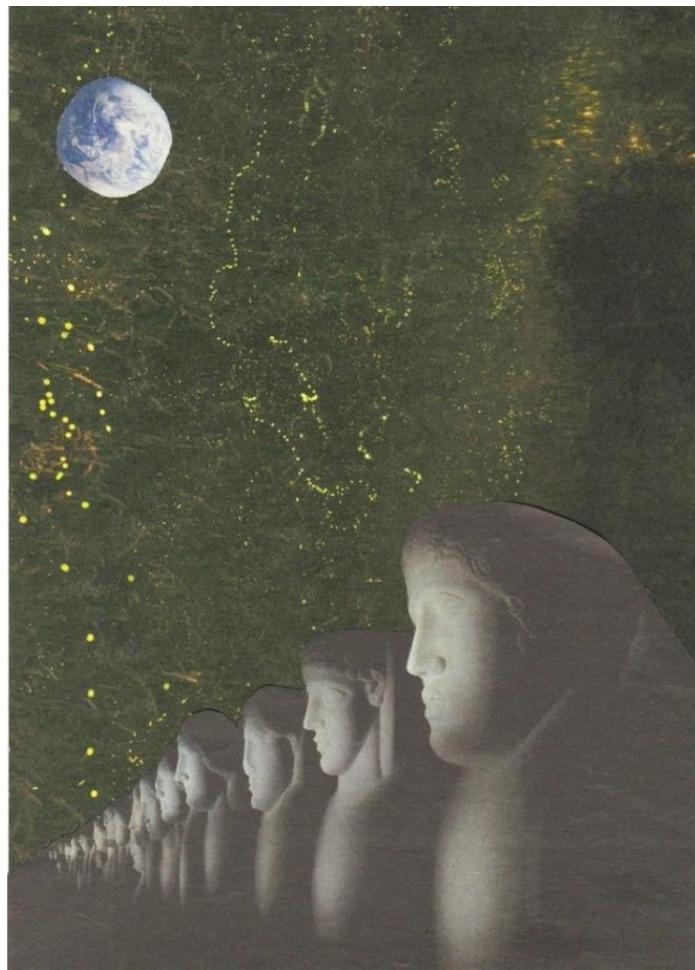
L'avant-garde, pour reprendre ce mot que je n'aime pas, c'est simplement ce et ceux qui endossent par la pensée, par l'écriture, par actes et gestes, par attitudes et comportements, une responsabilité « mondiale ». Ce qui engage alors dans une vraie lutte, sans morts certes, mais pour éviter que ne meurent plus d'hommes, plus d'espèces, plus de peuples autochtones ou « sauvages », plus de phénomènes « naturels ». Je définis l'artiste d'avant-garde comme celui qui se bat, par l'écriture, la peinture, la musique, la simple parole, par sa seule présence (le platane couronné d'or par Xerxès), pour élargir le monde et donner à toute chose sa valeur (je dis « valence » pour éviter les impératifs de la morale et de la société), et sa place.

« Rosebud », sur le traîneau qui se consume à la fin de la vie de Kane, n'a-t-il pas autant de place et de valeur que tout *Citizen Kane* ? La clef, dans *Dial M for murder* (*Le crime était presque parfait*) n'a-t-elle pas autant de prégnance que tout le film ? Le fa dièse si étonnant et fort, dans les premières mesures de la *Sonate Pathétique* de Beethoven, ne devient-il pas crucial pour la suite ? Le devenir-loup du Chef de gare de Kalda, dans le *Journal* de Kafka, ou ses descriptions des « nez tombants » et des « dents en or », ne sont-ils pas des « sujets », propres à redessiner la subjectivité et les processus de subjectivation d'Occident ?

Laissant mourir notre sujet dominant, vraie machine à susciter des conquêtes et à fomenter des guerres, je voudrais également faire oublier les termes désormais éculés d'« âme, intériorité, en-soi, Idée, monde suprasensible, Dieu unique, *spiritus sanctus*, Seigneur, remords, moraline,

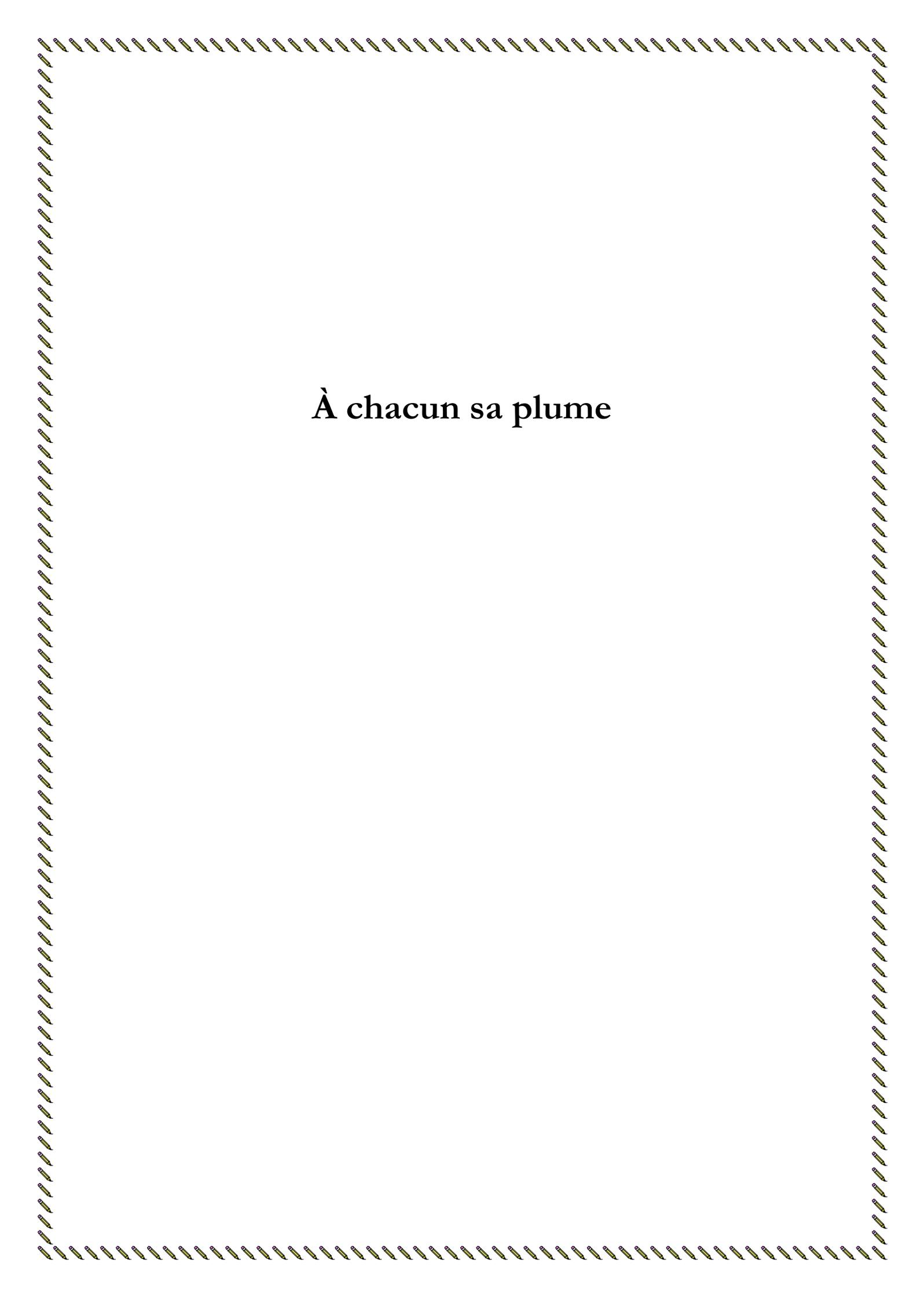
⁵. Allusion évidente à sa comparaison de l'homme à un loup sanguinaire, alors que le loup suprême est par excellence la forme « État ».

soumission ». Je propose de remodeler nos termes et questions sur quelques mots forts, autour d'un désir agissant d'*augmenter* les capacités de ce qui existe. Telle serait pour moi l'idée de liberté ou de richesse : qu'elle revienne vers nous de celle que nous offrons aux autres. Dès lors l'*inspiration* n'est plus un mystère. Elle est le sentiment, qui se propage, d'être traversé, « espacé » par un souffle⁶, un flux. L'*auteur* sera définitivement celui qui *ouvre et augmente* les capacités du réel, si mince qu'il soit. Voyez la poésie de Gerald Manley Hopkins, de Dylan Thomas, ou de Celan. En tant qu'*auctores* (auteurs), ils *augmentent* (*augere*) le réel, ils le libèrent des préjugés et mensonges dont nous avons pu sur tant de siècles, le charger, comme autant de bracelets d'esclave.



Collage de Patrick Lepetit – *Blanc Stare C*

⁶. Ne pas oublier que tout notre vocabulaire théologique et métaphysique ne fait que répéter l'idée de « vent », en grec *anemos*. D'où *animus* et *anima* en latin, d'où aussi l'esprit, qui vient de *spirare*, *spiritus*, le respir, le souffle qui maintient en vie.



À chacun sa plume

Tristan Blumel

Oèmes – Extrait d'un travail en cours

Voilà du Blumel lyrique et formaliste, qui j'espère fera frémir vos fossettes. C'est ce sur quoi je travaille, pour la suite de mon *Avant Musique*.

Le trio d'ouverture fut écrit à Hochelaga, en Janvier 2023. Aussi paraît-il enclin à se retrouver dans Tantôt.

J'en mis d'autres, pour vous laisser matière à choisir.

Ça aurait pu être des écrits de Saona Pratt, qui me furent inspirés par lecture de poésie queb', mais ça me semblait moins fun.

Pour donner le ton :

Si l'on enlève une ettre, on offre au sens la ossibilité de sa belle estruction, tu sabres l'outeille et l'egard file, voilà que les gonds s'en ont, oum chak exicale, l'issure est une issue, comme le ut, un ot.

Vancer, comme désir d'anser, hors de la situation actuelle, une volonté d'aller en vant, tient la distance pour légèreté, l'occasion de s'eplacer de quelques pas puis, quelques plis de vance sur le passé les freins, retiennent se remémorent trop en vain, c'est dur parfois de vancer pour de vrai de, glaner souffle et nouveauté sans regarder en rrière, le riche coffre d'attente et de porte vierge il faut, pousser plus loin que le mouvant du sable, le destin, est l'autre nom du vent.

Quand même s'éloigner de l'éalité, ne pas jouer gal à gal avec l'état des choses, si la structure est rouée de vices, ajouter des ailes aux rêves, car il n'y a pas suffisance de perceptions, les organes sont crus et jamais déaux, les idées fagotées à l'image des neurones, trop érrées rabougries pour être à la tête, et pourtant nous voilà souvent au plat, collés au même manque que l'on essaye d'exorciser, une ancre au fond des mains, un cœur éacteur.

Atin au ciel noir, pas encore échiré, timide leur umineuse, comme après tant d'effort une quiétude, un quittement de la nuit, voir les ombres se ontrer dans la cour de l'aube, ose éclatant atiné de nuage, c'est dans l'interieur de la durée initiale que s'opère l'éveil, l'atin invente la voie du jour qui déjà se morcelle, on constate le

mouvement des être et des econdes, là où ça va enir, mais isparait très vite le épart, car atin précède son but, en cela couve l'espérance.

Ne suis pas sur de le faire correctement, ivre, d'avoir trouvé la voie, uthentique, tourne les pages, les séquences rillantes, comme rystal tombé du ciel, t'es un peu aoul quand t'essayes d'oublier le temps, ivant à travers le roid et ses plus ardentes gitations, ne suis pas omplètement résent simplement là, j'avais quelque chose d'autre à faire, un voyage, coulé d'ivre, nous prit dedans, on est edans edans edans, exactement titubant à l'endroit, lire le ivre comme s'il s'agissait d'un, ouer avec le eu, c'est vrai qu'on n'y comprend rien.

Erde c'est râté grandiose et c'est fourtrerie foutre cloaque sur le ciel puisse l'usine de traitement recracher son déchet et erde puissante estilence répandu sur nos têtes un champignon recycle l'or en gluance et nous sommes restons de grosses erdes vutrides panses en fuite

La baignade au Ptyx chaque dimanche, la xistence sur une plage, tu te débrouilles comme un éant, avec la cume au bord du ciel, charnellement nous vautrer la dune et les deux iles, la erre entière espire le même air, cette raicheur titillante tyxéenne pour axolotl en devenir, comme ide est grand, ieu est veugle.

Ortir et retirer au dû sa destination, son existence pâle brûme et lénitude, la seule issue c'est ortir, midire mi-entendre le pas de l'exterieur, de loin le paysage est une amie chère, une brève, excursion sur les nénuphars en fleurs, les murs de la porte ne tiennent plus, il n'est pas aisé d'ortir sans fermer le clin à sa suite, des inconnus orment les ailleurs, mon porte-clefs tombe comme une flèche sur la cible infinie la pause après le trépas, jusqu'à la prochaine passade c'est un éclairçis qu'il faut ortir du mou rade, empêchant la mer de vaguer à ses tempêtes.

Que veux-tu ? Tu cours. Tu ésir quoi ? Asar pultionelle sans bravoure, tu ambades après un duc ascétique. Tunnel long de leur antômatique, te signale la direction de ourse. Ire sur toi si tu choues. Etang à l'état immobile, leuve lorsque étour s'impose. Puisement logique à fin d'ontemplation. Choisis-donc.

Ah oui aussi on peut s'ntendre, se coordonner sur nos nvies, voir comment faire ça nsemble, tu ais de partager, échanger de manière

ntéligible et ngencer selon, un ndroit collectif où ncrer nos élans,
nouer des iens, malgré le négatif qui baigne en nous.

Pour toi un bouquet de pervanche, un semblant de bienveillance, le
charme ou son mime, comme d'une prison apercevoir, et vouloir
quitter, imer les barreaux et le grand large, autrement ibre, imer la
chair et son égérie, pour toi tout le ra-la-la, ça peut durer milles
nnées ou une de trop, imer son prochain pour l'alléger de ses
imperfections, un calin dans la plus llègre des cellules, pour toi ces
évasions du sort, ne manque amais rien.

Papouille pleine, atatouille de bons sentiments, je voudrais des
vacances en papillons à tes pieds, le jour lève et le brouillard se
crase, tiens c'est la sainte moumoute de mour, on est à une aresse
de la liesse, pour seule teneur la oie, ourage fourrage ourra !



Chantal Danjou

Dialogue intérieur avec ceux qui ne parlent pas

(extrait inédit)

...

au bout de la terre et presque à la fin du monde les galets
gnomes ou morts rebelles entraînés par la vague ou poursuivis

– Qui pourrait donc les poursuivre ?, dit le soir.

– Ta question, rétorque l'inconnu.

La feuille rouge qui flotte mériterait à elle seule
une question. Elle est rouge-sang. Elle vient de loin.

En étoile. Ou comme une main aux doigts écartés.

Parmi la forêt visqueuse des posidonies son âtre
qui rougeoie – comment peut-il rougeoyer encore ? –

son démembrement son objet céleste son commencement de monde
sa cosmogonie...

Non.

Son arrachement. Enfant de sa mère. Gnome du corps. Noir du crépuscule.

Il s'ensuit de grandes braises et ce brassément de rouge dans les eaux
troubles. Elle restait calme.

– Qui ?

– Ta question. La feuille rouge et universelle. Le corps réduit à son extrémité.

Et...

Elle voguait. Petite île détachée du continent. Ce qui reste de terre après une
explosion. Elle avait tellement connu... Au fond a-t-elle connu autre chose
que le vivant du mort déployé en une chute de pétales qui ne s'éloignent guère
du rivage ? Allant-venant comme s'ils avaient à nous dire ce qu'ils taisent.
Comme s'ils ne diraient jamais rien. Comme si se balancer entre deux eaux
suffisait.

Et...

Nageant au-dessus. Visage comme au-dessus d'un miroir où notre mort
s'extrait de notre vivant. Nos yeux roulent dans la main. Comment pourrons-
nous remonter sur le rivage ? Que décider dans une nuit aussi totale ?

– Qui est là ?

– Eh ! ta question bien sûr ! Même aveugle. Même coupée du monde.



Collage de Patrick Lepetit – *À petits feux*

Patrick Devaux

Le poète maudit

Il fut un temps où le poète maudit avait la cote. On peut citer parmi eux de grands noms : Artaud, Germain Nouveau, Rimbaud lui-même, le tout étant, in fine, une question de perception. Les poétesses qui se sont suicidées sont-elles « *maudites* » ? On peut citer Sylvia Plath avec sa poésie publiée en grande partie après son décès ou Alejandra Pizarnik...

C'est pareil pour d'autres courants artistiques comme pour la peinture avec Van Gogh ou Camille Claudel pour la sculpture.

Le poète maudit est-il (ou est-elle, bien sûr) le poète non publié de son vivant ? À cet égard on notera que Rimbaud publia son premier recueil en autoédition à Bruxelles. Sa vie mouvementée fit de lui un « *poète maudit* ». Le poète maudit ne se déclare pas lui-même « *maudit* », par ailleurs. Ce sont les chroniqueurs, souvent à titre posthume, qui décident de son sort littéraire pour les générations suivantes.

Sans doute le « *poète maudit* » est-il moins à la mode qu'il y a encore quelques décennies. Il y a, sans doute, quelques génies méconnus mais ils vont se faire rares avec le tapage des réseaux dits « *sociaux* » proposant une poésie aussi variée que possible avec aussi parfois un peu n'importe quoi. Dans ce contexte, le poète maudit ne deviendrait-il pas celui écarté de la vie sociale littéraire ? Force est de constater, par exemple, que les prix littéraires sont assez souvent octroyés aux poètes relativement médiatisés.

Il y aura toujours le poète qui se distingue des autres par son attitude lui donnant un « *genre* » en dehors des clous soit par son attitude en société (provocation vestimentaire dans l'excès ou le laisser-aller, façon de parler ou de brandir ses idées avec une conviction appuyée), en sachant bien, évidemment, que chacun a droit à sa liberté. En ce sens, certains ne se voudraient-ils pas « *maudits* » pour tenter la postérité ?

Le poète « *maudit* » sincère se fait rare... Il en existe pourtant ; il suffit d'ouvrir les yeux. Je pense que le poète maudit ne se sait pas maudit puisqu'il l'est « *naturellement* ». Il pourrait susciter une certaine pitié mais cela ne lui plairait sûrement pas de le savoir car il ne sait être que lui-même avec sa vérité propre, laissant très probablement la conviction d'autrui agir pour lui. Accompagné il peut être assez préservé. Seul – ou se sentant seul – il s'effondre.

Je pourrais citer des noms plus contemporains mais ce serait peut-être mal interprété.

Il y a aussi le poète qui appuie son style avec des mots provocants, voire parfois grossiers forçant un côté faussement populaire pour satisfaire ses intérêts propres (ventes à ceux qui apprécient la lourde provocation, par exemple).

Peut-on être poète « *maudit* » sans écrire ? À mon sens oui car il y a des émotions non exprimées qui peuvent se ressentir en poésie ou de façon poétique. Bon nombre de personnes s'ignorent poètes avant d'écrire, l'expression devenant parfois leur planche de salut auquel cas le sursaut reste possible, de leur vivant (préférable pour eux) ou, parfois, à titre posthume.



Jacquy Gil

À la lueur des mots

Triptyque 1

Extraits du recueil inédit *Un remuement permanent*

1

Maintenant que les mots habitaient ma demeure et que je côtoyais le verbe, vivre devenait une histoire à écrire – à partager peut-être. Et c'était là comme une autre clarté à apporter au pâle soleil de ma connaissance ; celui qui m'avait trop peu éclairé sur moi-même. Or à présent que les mots m'accordaient le pouvoir de choisir quelle intensité, quelle amplitude je pouvais donner à mon mystère, j'avançais à grands coups de phrases, me réconciliant avec mes pourquoi qui, faute de n'avoir pas su jusqu'ici où se porter, n'avaient fait que brûler du temps et consumer pour rien ma peine.

2

C'est à la lueur de mes mots que je m'éclaire...
Au-delà de l'obscur qu'ils illuminent, et avant que ne jaillisse le *Grand jour* (l'éclaircie qui déjà est en moi-même) : un long tunnel encore à parcourir et qui est toute l'épaisseur de mon ignorance...
« *Patience*, me dit-elle, me flattant de l'avoir reconnue, *du moment que tu avances !...* »

3

Il ne fallait pas nous attendre à trouver ici cette parole qui pourtant se voulait nôtre, tout ce vécu que s'étaient efforcés de nous dire nos aïeux mais qu'ils avaient emporté un jour de brusque lassitude. Et c'était là une bien grande somme d'actes et de pensées que de rares livres avaient parfois tenté de retenir, de sauver tant bien que mal de l'oubli.
Quelques bouteilles jetées à la mer... Si peu de mots à vrai dire, arrachés à un océan de faits, toutefois qui portaient en eux suffisamment de conscience pour que le monde à nouveau puisse se recommencer.

Union sacrée

Triptyque 5

1

On ne saura jamais si le lointain nous regarde, s'il nous perçoit comme un horizon : quelque but à toucher, mais toujours impossible à atteindre.

Or, peut-être, vers nous déjà s'est-il mis en partance, puisant sa marche en cette même quête qui est la nôtre et qui nous pousse en permanence à aller vers lui, l'appelant ainsi à connaître à son tour l'infinie distance qu'il ne cesse de dresser entre lui et nos pas.

2

Sans doute faudra-t-il beaucoup de temps encore pour parvenir à ce que nous sommes vraiment.

Trop de portes ouvertes pour rien, qui ne mènent nulle part.

Nos pas, nous les jetons droit devant, ne sachant quelles sont leurs vraies attentes. Le soleil a beau nous dire où est la lumière, nous la cherchons sur des chemins embroussaillés de brumes ; celles-là mêmes qui enveloppaient nos origines et dont la vocation pourtant était de nous mettre en marche, de nous arracher à la Nuit pour nous conduire vers des aubes claires.

3

J'étais parti de bon matin avec la hâte d'écrire, l'ivresse des mots bientôt me faisant tituber sur des chemins que je redécouvrais pour la énième fois.

Il y avait là, entre le ciel et les pierres, encore un peu d'inconnu prêt à se laisser appréhender. Nul oiseau toutefois pour en faire l'aveu : un battement d'ailes seulement – et ses cris – venu m'interpeller et me poussant à lever toujours plus haut la tête sans pour autant m'arracher à ces mille et un petits événements qui surgissent à hauteur d'homme et sur lesquels les regards s'attardent.

Union sacrée au fil des pas – ses coudolements avec l'imaginaire – et, au bout de la marche, ce sentiment profond d'avoir arraché quelque secret au monde.

Claude Haza

**À l'instar de la rose et le réséda
de Louis Aragon**

Celui qui croyait en lui
Celui qui n'y croyait pas
Je fus celui-ci puis celui-là
Jamais renoncé à quoi que ce soit
Parfois lassé d'y croire
J'abandonnais l'espérance
Qu'il suffise de recommencer
Est une bonne leçon donnée
Pour reprendre à son compte
La croyance exaspérante
Qui pourtant nous tenaille l'esprit
Celui qui croyait en soi
Celui qui n'y croyait pas
Rien ne se compare car
Chacun cherche sa place
Partout où il passe
Il prend celle qu'on lui offre
Ou bien intrigue pour obtenir
Celle qu'il convoite aux autres
On voudrait être ici et là-bas
Changer pour la même place
Si l'on avait su que c'était inutile
Mais la curiosité l'emportait
C'est une bonne accompagnatrice
Pour accéder à la plus haute marche
Celui qui croyait en son destin
Celui qui n'y croyait pas
Parfois c'était le même qui ne savait
Pas faire de choix

Lequel plus que l'autre l'emporte
Sur celui que l'on délaisse alors

Qu'il est aussi valable sinon plus
Mais tout cela est trop compliqué
À comprendre puisque on ne sait
Plus qui est celui qui croit
Et celui qui ne croit pas
Parfois j'ai pu décider facilement
Le résultat fut satisfaisant
Mais à trop vouloir la perfection
J'ai bien sûr échoué
Tout comme celui qui croyait
En lui et au fond n'y croyait pas
Suffisamment pour réussir
Pleinement ce qu'il entreprenait
C'est pour cela que les jours se
Suivent tout comme les mois et
Les saisons les feuilles et les fruits
Les hommes aussi recommencent
Après que les autres attendent
Que l'on veuille y croire ou pas
Rien n'empêche de se rendre
À l'évidence et dire cela n'est pas
Ainsi toujours devient parfois jamais
À l'inverse si cela n'a pas lieu
Ou seulement une seule fois
Mieux vaut y croire ou s'en soucier
Sans vraiment y croire

Le serpent se mord la queue

On voit bien que la réflexion
est centrée sur les comportements
ou principalement sur la pensée :
alors comment se comprendre ?
C'est ce que préconise la sagesse
quand elle se penche sur chacun
pour cerner ce qui anime l'autre
peut-être l'aider pour qu'ensuite

il s'aide tout seul.

Ainsi : « Pour me comprendre je cherche
à te comprendre ; j'analyse comment je
parviens à t'appréhender.

Ce qui me permet de cerner qui je suis.

Puis je vois les dysfonctionnements
et l'impossibilité à les débusquer.

Puisque nous ne savons pas que nous
les taisons pour assurer notre sécurité. »

Là où l'esprit en appelle à l'âme,
parfois à l'inconnu psychique, c'est
le Ça de quelque chose d'indéfinissable
d'impalpable, qui est là puisque nous
nous défendons de le laisser apparaître,
car il dérange et il est insupportable.

C'est la même découverte en vue
ou souhaitée comme telle, quand l'artiste
ou le poète s'interrogent
sur le « pourquoi » ils agissent
alors qu'il devraient explorer le
« comment » ils procèdent lors des
mises en acte de leurs créations.

On voit le poète prendre pour sujet
le serpent se mordant la queue
à force de s'attraper soi-même,
ou se regarder de plus près,
mais il ne voit qu'en se regardant
un peu à l'écart, mais cela ne fait rien.

Il s'agit d'explorer l'expérience en
cours, peut-être une séquence de soi
dans une expérience d'expérience.

On devine ce que l'on ne voit pas
à partir de quoi on voudrait aller
toujours plus loin, car, à partir de cette
tentative se profile une création qui
peut s'étendre à l'infini.

Monique Marta
Poèmes d'hiver

Bouffée d'orgueil

Bouffée d'orgueil
La ville a soif d'infini
La musique fuit coule et tape
dans l'appareil
aux oreilles de ciel enfui
Une nuit tomberont les comètes
comme un soleil aux mille pépites
cerné d'or
de fleurs incandescentes
J'avalerai la finitude
les grands espaces
les astres morts
jusqu'aux nuits de décembre
journées courtes
et froid intense
Un enfant court
dans les rues de la ville
gonflées d'orgueil
Passe la musique
à l'oreille de l'enfant au corps de grâce
C'est le plus beau jour de décembre
Un astre mort a traversé l'espace
Il fait un temps pour la course éphémère
des gazelles aux sabots d'or
Je t'aimerai à en mourir



Vol d'oies sauvages

Comme un vol d'oies sauvages
tu passes à travers l'espace
Le ciel a des couleurs d'orange amère
Tu vires jusqu'à l'ultime frontière
là où finit la Terre
qui n'est ronde que pour le jardin d'Eden
espace clos des anges déchus
Tu vires
Oh ! la belle affaire !
La sphère te rattrape
humaine finitude
Comme un vol d'oies sauvages
ta course est de 40 075 km
pas plus
tout bien pesé
Ce n'est pas mal pour un oiseau
pour un ange tombé
Mais tu rêves
pauvre santon
aux astres purs des nuits étoilées de décembre
constellations
météorites
et la lune comme une escale
dans tes voyages galactiques



Une nuée d'oiseaux

Une nuée d'oiseaux
dans le ciel bleu roi fleur-de-lysé
et déjà tu n'as plus de mémoire
Tu souris comme les cigales en été
dans un tableau de Paul Cézanne
ou ces fenêtres ouvertes
dans les peintures d'Henri Matisse
C'est une chanson de joie
dans les pins de Cézanne
les palmiers de Matisse
paysages de soleil
mer argentée
Tu n'as plus de mémoire
Le temps est au présent
Vagabonde l'œil de toutes les merveilles
l'imagination sauvage
Tu as aux lèvres
le goût salé de la mer
les fruits dorés des mandariniers
Ton corps ruissellera des eaux marines
Tu n'as faim que d'horizons bleutés
une odeur de résine
pour mémoire de la Terre



Concert

Il n'y a de concert
que pour les oreilles fines
des anges envolés
Une onde passe dans l'orangerie du soir
Il fait jour encore un peu
Où vont les notes
du piano jouant Schumann ?
L'âme est un ruisseau s'écoulant
dans les sphères
mélodie douce pour un soir de décembre
Le ciel est franc comme un archange
On a cueilli les oranges
Les doigts courent sur le clavier
C'est un peu de gaieté volant au crépuscule
Le cœur est à la paix
La main se fait légère
Les notes gouttes liquides des ruisseaux de décembre
glissent volent et s'enfuient
dans le ciel empourpré
C'est une *Fantaisie*



Peinture-collage de Monique Marta – *Rêver d'ailleurs*

David Nadeau

Babélisme de babouin

Les langues humaines ont toutes évolué à partir d'une Parole maintenant perdue. Le mythe de Babel (Bab-el : les babouins divins, ou célestes, dans le dialecte pélasge) fait référence au règne de Cercopithecoida, dernier ancêtre commun de Christian Beck et du babouin, il y a de cela 25 millions d'années. Cette race, qui peuplait alors la surface de la terre, communiquait au moyen d'une double syllabe les subtiles nuances de sa pensée éclairée par la flamme primordiale de la Chandelle Verte. Ha ha.

Plusieurs linguistes délirants ont appartenu à cette espèce décrite pour la première fois par Carl Von Linne, en 1758, sous le nom de *Simia hamadryas*. Les Anciens Égyptiens, qui attribuaient à Thot (l'aut pour les Phéniciens, selon Euseb. 1. 1C 7.), l'invention des hiéroglyphes, ont conservé des bribes de cette vénérable tradition. Le scribe divin « s'avisa d'inventer un langage si subtil, et si difficile à entendre, que les sages ou les génies les plus pénétrants seraient les seuls qui pourraient y voir clair, pendant que les pataphysiciens inconscients, ou *Lumistrolls*, n'y verraient qu'un sujet d'admiration » (Dom Antoine-Joseph Pernety, *Les fables égyptiennes et grecques*, Chapitre VII : « Du Cynocéphale »). Les hiéroglyphes étaient nommés « la parole du dieu », parole créatrice proférée dans le cadre d'un processus cosmogonique. Thot est le premier scientifique à avoir créé des sons et observé la nature de ceux-ci.

Le *Papyrus de Leyde*, parmi les plus anciens documents connus traitant d'alchimie, raconte que le monde a été créé par une succession de ce qui est, à tort, identifié à un éclat de rire par un scribe ignare et négligent : « Dieu rit : ha, ha, ha, ha, ha, ha, ha » (sept fois), et Dieu ayant rit, naquirent les sept dieux qui comprennent le monde »⁷.

En fait, Thot ne créa que deux hiéroglyphes, les seuls qui sont nécessaires à l'apprentissage parfait de sa doctrine secrète : le Cierge (valeur phonétique : « h ») et la Spirale, ou Labyrinthe (valeur phonétique « a »). Tous les autres caractères sont de simples ornements dépourvus de sens, inscrits sur les murs des sanctuaires uniquement dans le dessein de dérouter la curiosité du profane et de mettre à l'épreuve la sagacité du vrai « chercheur en imaginaire » (proto-pataphysique égyptienne).

⁷ *Papyrus W*, cité par Marcellin Berthelot dans son *Introduction à la chimie des Anciens et du moyen âge*, Paris, Georges Steinheil, éditeur, 1889.

Des échos déformés de la Langue primordiale se retrouvent dans la mythologie des Égyptiens, lesquels nommaient les babouins cynocéphales « Hahani » et, à juste titre, prêtaient à ces animaux sacrés la faculté de parler⁸. Hâpi, Hedjout et les divinités de l'ogdoade hermopolitaine font partie de la famille des babouins divins. Hâpi protège les poumons des morts dans les canopes. La coque des noix de palmier-doum, contenant une réserve d'eau, que Hedjout, le babouin de Thot, est le seul à pouvoir broyer, est une allusion évidente à l'hydrocéphalie de ce personnage, comme de tous les autres dieux cynocéphales⁹. Hehet, répartie aux quatre coins du monde, représente l'éternité. Elle et son époux, Hehe, forment un des quatre couples de l'Ogdoade de Khéménou (« La Ville des Huit », nommée Hermopolis par les Grecs). Bien qu'Hehet soit plus généralement identifiée à cet animal, les huit divinités créées par Thot sont représentées à Hermopolis sous la forme de babouins saluant la première aurore.

Bosse-de-Nage lui-même, à titre de Seigneur de la Douat, est présent pendant la sixième heure du voyage nocturne du soleil... Le langage parlé par celui-ci est resté un secret que le Pharaon, seul, parmi les humains, était habilité à comprendre : « ... Je t'invoque, toi, le plus puissant des dieux, qui a tout créé; toi, né de toi-même, qui vois tout, sans pouvoir être vu (...) Je t'invoque sous le nom que tu possèdes dans la langue des oiseaux, dans celle des cynocéphales, dans celle des hiéroglyphes, dans celle des Juifs, dans celle des Égyptiens, dans la langue hiératique »¹⁰.

Sa Magnificence Lucy Green, Vice-Curatrice du Collage de 'Pataphysique, était la dernière descendante de cette illustre lignée royale et sacerdotale...

Une équipe scientifique du Laboratoire de Phonologie Tératologique a analysé acoustiquement 1400 vocalisations de Bosse-de-Nage et des autres divinités cynocéphales du panthéon égyptien, enregistrées alors qu'ils cherchaient à communiquer entre eux, et modélisé le potentiel acoustique de leur conduit vocal. Elle a ainsi découvert que le proto-système vocalique de ces créatures se combine avec des fréquences de vibration de cordes vocales dans une gamme de fréquence nettement plus étendue que celle de la parole humaine. Avec son larynx élevé (haut par rapport aux vertèbres cervicales, comme c'est le cas

8 Élien (*VI*, 10) affirme que, sous les Ptolémées, les Égyptiens avaient dressé les babouins cynocéphales à connaître les lettres.

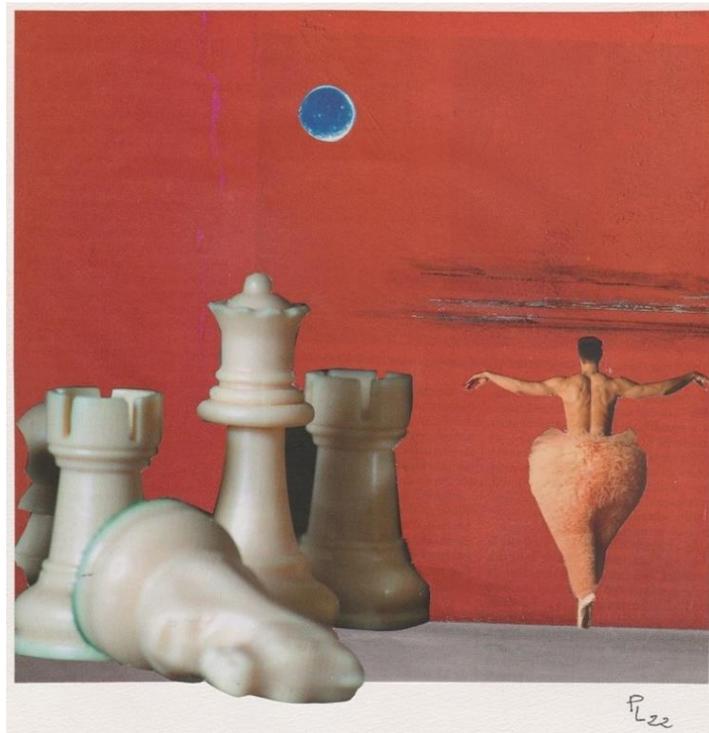
9 C'est bien dans « l'Eau qui ne mouille pas les mains », ou Mercure des alchimistes, que baigne le cerveau de Bosse-de-Nage, et non dans le vulgaire liquide cérébro-spinal. L'alchimiste Fulcanelli, qui aurait, selon Richard Khaitzine, été le Maître secret d'Alfred Jarry et le modèle du Docteur Faustroll, qualifie l'Eau mercurielle de « loyal serviteur ».

10 *Papyrus W* du *Papyrus de Leyde*, cité par Fulcanelli dans *Les demeures philosophales*, Paris, Éditions Pauvert, 2001 (4^e édition, ouvrage originellement publié en 1930).

pour les bébés humains), le Staroste du Collège fait résonner « la Grande Note de la Tradition Primordiale »¹¹. Il utilise alors les mouvements de la langue universelle. Les deux vocalisations distinctes, produites en fonction des situations, partagent certaines caractéristiques acoustiques des mantras. L'analyse anatomique a par ailleurs révélé que la langue de Bosse-de-Nage a les mêmes muscles que celle du Docteur Faustroll.

Geoffroy de Saint-Panzé¹², qui fait partie de ces chercheurs, avait démontré, avec d'autres collègues, que les cynocéphales éternels présentent d'étonnantes capacités à analyser le langage écrit, du moins les premières et huitièmes lettres de l'alphabet latin. Outre les échanges vocaux, Bosse-de-Nage utilise aussi des signaux visuels et tactiles afin de communiquer avec les autres membres de l'équipage de *l'As qui est un crible* (ce que Jarry, toutefois, omet de mentionner).

Ces divagations invraisemblables remettent en cause les origines de l'apparition du langage chez *l'Homo pataphysicus*, qui demeurent encore aujourd'hui assez floues.



Collage de Patrick Lepetit – *Vers l'avenir radieux*

11 Pacôme Thiellement, Thomas Bertay et Antoine Mocquet, *Stupor Mundi* (dvd), Paris, Sycomore Films, 2016.

12 Auteur d'un *Cours sur l'histoire surnaturelle des mammifères* (Paris, Librairie médicale de Just Rouvier et E. Le Bouvier, 1842).

Michèle Nosbaum

Paysages

Quand s'ouvrent les bergeries
que les ombres désertent les clairières
il reste la douceur de la laine
et ces regards de sable et de dunes
une grande prairie à déchiffrer

**

parfois il oublie ses mots
quand le vent tourne autour de son ombre
mais il garde la mémoire
du pain qui sonne
et de la rose
du premier matin

**

un papillon ouvre des cloisons d'or
mais l'encre sanguine
cerne les lignes...
N'hésite sur le chemin
dans l'espace rétréci
Permetts encore la vie d'une flamme
et célèbre
la fragilité de l'instant

**

il faut allumer le feu
avant de promettre la lumière
penser chaque note
l'unir à l'accord parfait
à la chorégraphie du paysage
les ailes qui l'écrivent
et ces petits pas qui rythment le temps
entre ciel et terre...

**

il dit quelques phrases
qui nomment les étés
parmi les fleurs
les trilles du loriot
et toutes ces constellations
au fond des yeux

il dit un nom
mais il ne connaît pas
la portée de sa voix...
lueur du jour
ou geste d'offrande
des figures dansent et se croisent
sur les plages du temps



Peinture-collage de Monique Marta – *La promesse de l'aube*

Étienne Ruhaud

« J'ai seul la clef de cette parade sauvage » (A.R.)

Monstrueux, le cimetière de Pantin s'étale sur 107 hectares, compte 32 kilomètres d'avenue et d'allées, et regroupe près de 145 000 sépultures, soit plus d'un million de défunts, ce qui en fait le plus grand cimetière de France, le troisième plus grand cimetière d'Europe, et le septième plus grand cimetière du monde encore en activité. Ouvert par la préfecture de la Seine en 1886, cet énorme ensemble dépend bien, administrativement, de Paris, à l'instar des cimetières de Bagneux (créé la même année), et de Thiais, installés outre le périphérique par manque de place *intra-muros*. Sa situation géographique, le faible nombre de personnalités connues, l'état de dégradation de nombreuses sépultures, abîmées par la pollution, la tristesse qui s'en dégage, n'en font pas un lieu touristique, à la différence du Père-Lachaise. Il s'agit d'abord d'un cimetière populaire.

Depuis plusieurs années, la municipalité tente de rendre l'endroit plus attractif. Un plan avec les tombes célèbres (parmi lesquelles celle du cinéaste Jean-Pierre Melville, né Grumbach, ou du philosophe Emmanuel Lévinas) est ainsi fourni à l'accueil. De même on dénombre près de 8 700 arbres, de 74 essences différentes, donnant leur nom aux allées (avenue des Marronniers rouges, avenue des Acacias communs, avenue des Peupliers argentés), et certaines divisions, telle la 88, sont transformées en secteurs paysagers. Enfin, un véhicule aménagé a été prévu pour le transport des personnes à mobilité réduite, à l'exemple de ces voiturettes qu'on voit, sur les terrains de golf.

M'enfonçant dans une confortable mélancolie, j'aime depuis longtemps parcourir les grandes veines plates, quelconques, du lieu, explorant les divisions en consultant le site du taphophile Philippe Landru à la recherche de quelques vies imaginaires. Ici, un clown-Pierrot, dont le visage reste à jamais gravé sur la pierre. Ailleurs : une chanteuse d'opérette montmartroise à l'œil coquin. Plus loin, un poète-tâcheron quelconque, dont l'œuvre n'aura pas survécu, et qui dort désormais sous une dalle rongée par les particules fines. J'aime ainsi échapper à la banlieue environnante, comme s'il existait un point médian au milieu des tours, le *locus solus* de la fable, si vaste qu'on y croiserait une colonie de renards, ou plutôt qu'on aimerait les croiser. Et de se figurer ainsi les défunts réincarnés dans les animaux, quand l'âme s'exhale des fosses, que quelque chose doit survivre.

Ma recherche de tombes surréalistes n'est-elle qu'un prétexte ? Et l'écriture d'un essai, consacré au Père-Lachaise, justifie t'elle cette singulière recherche ?

Je m'enfoncé à travers la nécropole sans obtenir de réponse. Que vais-je découvrir, en consultant telle archive, en tapant frénétiquement le nom d'un artiste de music-hall, d'un aquarelliste roumain, sinon à satisfaire une singulière curiosité ? Ou est-ce ma propre crainte de la mort, de la disparition complète, qui parle ? Pourquoi donc cette généalogie de bric et de broc, cette mémoire de substitution ?

Depuis longtemps, en particulier, une tombe m'obsède. L'aspect en est simple *a priori*. Une dalle géométrique en marbre gris, une année de décès (1967), et un nom grec : Giorgios D. Zioutos. Étrangement, pas de symboles religieux, mais une simple inscription :

G Ch m et a + P el = ∞

Qu'est-ce à dire ? L'adjonction de plusieurs éléments, signifiée par le symbole « plus », ou la présence de plusieurs personnes, permet-elle d'accéder à la vie éternelle ?

Intrigué, je passe des heures sur Google, use de traducteurs en ligne, pour retrouver la trace d'un intellectuel communiste, résistant, ayant fui la dictature des colonels. Mince, un peu raide dans son costume, l'homme semble austère, pourvu d'épaisses lunettes de penseur, originaire d'un milieu bourgeois de Thessalonique, rivages azurés où on aimerait que la violence, la guerre n'existent pas... Zioutos a écrit sur la philosophie, l'histoire, a enseigné à Paris. Encore vivante, sa fille, Madame Mavrokefalidou (soit la *tête noire*), réalisatrice et militante de gauche contactée par mail, ne connaît pas l'origine du rébus borgésien, mais m'indique le nom d'une femme *qui a bien connu son père*.

À force d'enquête, je remonte jusqu'à une maîtresse française, aujourd'hui très âgée, résidant vers gare de l'Est, et répondant à mes questions d'une voix polie, légèrement chevrotante. Elle évoque un écrivain en exil qu'elle a passionnément aimé, mais refuse de me donner la clé de l'énigme. Un jour je reçois un pli, composé dans une belle écriture d'ancien. La dame m'informe, une nouvelle fois, que l'équation ne saurait être résolue, car elle renvoie à des détails trop intimes, « entre lui et moi, vous comprenez, Etienne ». Je lui propose de prendre un verre, quelque part à Paris, puis de nous promener dans un parc, certain de l'amadouer, à terme, de lui faire cracher le morceau. Allusions érotiques contenues dans ces quelques lettres ? Le mystère demeure entier. Le saurai-je un jour, et ne serai-je pas immanquablement déçu ? Car c'est l'enquête, finalement, qui me plaît. Et qu'importe si j'ai rêvé, imaginé quelque formule alchimique, au milieu de rien, quelque part en Seine-Saint-Denis.

Marina

Elle est morte, la voisine. La dame du deuxième aux cheveux courts, très bruns mais blanchis, de taille moyenne, méditerranéenne. J'évoque son physique comme le ferait un médecin, mais comment la caractériser sans tomber dans la banalité, les figures de style convenues? Elle s'appelait Marina, avait soixante-seize ans, et avait dirigé le rayon parfumerie chez BENLUX, une boutique à prix cassés, rue de Rivoli, sous les arcades, pour acheter des parfums de marque dégriffés, et les rapporter en Russie, en Chine ou n'importe où, après avoir pris un *selfie* devant Monna Lisa.

Donc, nous ne la verrons plus. Elle était parfois pénible. Beaucoup, même, notamment quand nous arrosions les géraniums, déversant quelques gouttes, telle une infamie, des taches de sperme, de sang menstruel, des traces de merde, sur son propre balcon. Elle criait, alors, et très fort. Le dimanche matin, alors que j'allais au travail, tôt, déjà en retard, la tête enfarinée et plein de stress, elle voulait à tout prix que j'ouvre son volet roulant *pour ne pas se fatiguer le poignet*, ne tenant compte ni de mes contraintes, ni de mon déplaisir à la voir me guetter par l'ascenseur. Alors que j'eusse mangé les murs, si désireux de ne pas exister, ne pas avoir de vie sociale, disparaître totalement aux yeux du monde, et en l'occurrence aux yeux de mes voisins, ces gens auprès desquels vous vivez en les fuyant, avez des rapports sexuels explicites, écoutez du hard-rock, émettez des gaz, ou des rots, parfois bruyants, formulez des idées complotistes, en craignant d'être entendu. Auprès desquels vous rentrez éméché, parfois, en soirée, ou encore avec une jeune femme qu'ils ne connaissent pas. Eux qui ressemblent tant à la statue du commandeur, sur votre palier, ou assimilé, et auprès desquels vous vous efforcez d'être transparent.

Donc, je la croisais, dominicalement, en allant au travail, accomplissant mes tâches de fonctionnaire. Elle bloquait volontairement à l'étage deux, et je pénétrais (sans mauvais esprit tant toute idée de sexualité semblait automatiquement bannie), son intimité. J'étais étonné par la propreté de son intérieur, elle qui semblait si déprimée, et si faible. J'étais étonné, aussi, par l'affiche de Moebius représentant des roboïdes, ce tableau bien encadré sur le mur d'en face, exactement le même que celui de mon studio. Moebius me paraissait trop moderne, trop contemporain, pour elle, car malgré tout elle demeurait une vieille, à mes yeux. C'était, subjectivement, incongru. Une irruption.

Nous échangeons quelques mots, et elle me remerciait, offrant de me donner des parfums, du Champagne, toutes choses que je refusais, gêné, conscient de la manœuvre qui visait à faire de moi un aide-soignant

permanent, et bénévole. Je la revoyais au Carrefour Market, proposant de porter ses courses, tant elle avait mal aux bras. Nous parlions, parfois, au petit matin, et c'était le meilleur moment. Elle évoquait, brièvement, son défunt compagnon, que je tentais d'imaginer sous les traits d'un cadre en cravate, son triple cancer, son hystérectomie, et donc son impossibilité à enfanter. Je sais qu'elle médissait de moi, ayant soi-disant peur de ma forte silhouette, de ma brutalité verbale. J'étais habitué et cela m'était indifférent. Je savais qu'elle allait mourir bientôt, que j'éprouverais l'amertume ici formulée, et donc que sa faible malveillance, de fait, n'en serait que pardonnée. J'étais pareil à un infirmier, en soins palliatifs, tolérant jusqu'à l'infini, bien qu'ayant envie, trop souvent, de l'envoyer au Diable.

Elle n'avait pas d'utérus, donc pas de progéniture. Sa propre enfance, du reste, n'avait pas été heureuse. Fille de Républicains espagnols, à l'instar de tant d'ouvriers, dans la province de ma mère, elle ne s'était fondamentalement jamais sentie à sa place. D'où, d'ailleurs, l'athéisme radical, non pollué par le doute religieux, qu'elle professait. Ayant grandi dans l'horreur du franquisme, elle détestait les curés. Je savais qu'elle allait bientôt trépasser. Nous en parlions ouvertement. Et elle me répondait qu'elle s'y était faite. Sans espoir d'au-delà ni de rien. Cela m'impressionnait. Était-ce de la forfanterie? Elle semblait si sincère, et je me sentais si faible, si soumis, fondamentalement, à ma propre crainte. Cette même angoisse qui me fait parcourir les cimetières, lire Pascal, aller (malgré tout!), dans les églises.

Ah, elle m'a cassé les couilles!, a tranché le concierge, ce solide Corse, qui lui-même en a souffert, mais s'y était habitué, comme moi, au quotidien. Rancunier, il n'aura pas mis d'affichette, comme il le fait souvent pour les nombreux vieux de l'immeuble, ce faux HLM de standing ocre, coincé entre Paris et la Seine-Saint-Denis. Je sais juste qu'elle avait des petits-cousins, quelque part, en province ou en banlieue, très loin. Qu'elle a été crématisée et que ses cendres reposent dans le jardin du souvenir. Une traînée blanche sur le gazon vert, comme si tout devait, à jamais, disparaître, de façon radicale, conformément à ses vœux. Son nom andalou a été effacé des boîtes aux lettres. Son numéro n'apparaît plus dans l'annuaire électronique.



Marie-Claude San Juan

Topographie des égarés

J'ai faim d'abîmes

Tristan Cabral

À l'infini ton immense, dure, indifférente parenté.

Henri Michaux

Quel souffle passeur
de foudre
résonne
et désintègre
les souffrances
les arrachements,
ces attachements, indéniables errances ?

Vulnérables passants
l'œil regarde les visages
les corps béants
la flamme des yeux, parfois éteinte.
Regarde des jeunesses déchiquetées
par leur transparence offerte
à l'esquisse d'être,
esquisse en attente d'inachèvement.
On ne le saura qu'à la fin...

Passants vous êtes des ponts
sans le savoir.
Ponts entre la soif piquante du désert
et la morsure désaltérante des rencontres.
Ponts entre l'illusionnaire personnage
et ce centre qui est
en vous.

Vous errez dans les périphéries de vos âmes
auscultant l'aura des cœurs et le silence des songes,
rassurés de n'être impasses que pour vous-mêmes,

décombres
que dans vos peurs.
Fascinés par ce qui flotte dans l'impensé des signes
et témoigne, malgré tout, de votre bonté native.

Ce qui vous fracasse
n'existe peut-être pas plus que l'imaginaire de vos nuits,
ces migrations de solitudes, absentes à l'infini.

Malgré les masques sur les fronts, le rideau noir sur l'œil,
vous êtes géants subtils qui s'ignorent,
perdus dans l'enfance
ou
perdus sans l'enfance.

Vous menez enquête
au tréfonds du corps
cherchant l'identité,
le soupçon d'existence
ou d'inexistence,
dessinant la cartographie des territoires de vos impuissances
et de vos indiscernables pouvoirs.
Biffant les mots de l'inflammable amertume
vous tracez le paradoxal parcours d'être.
De la douceur d'être.



Funambule en feu

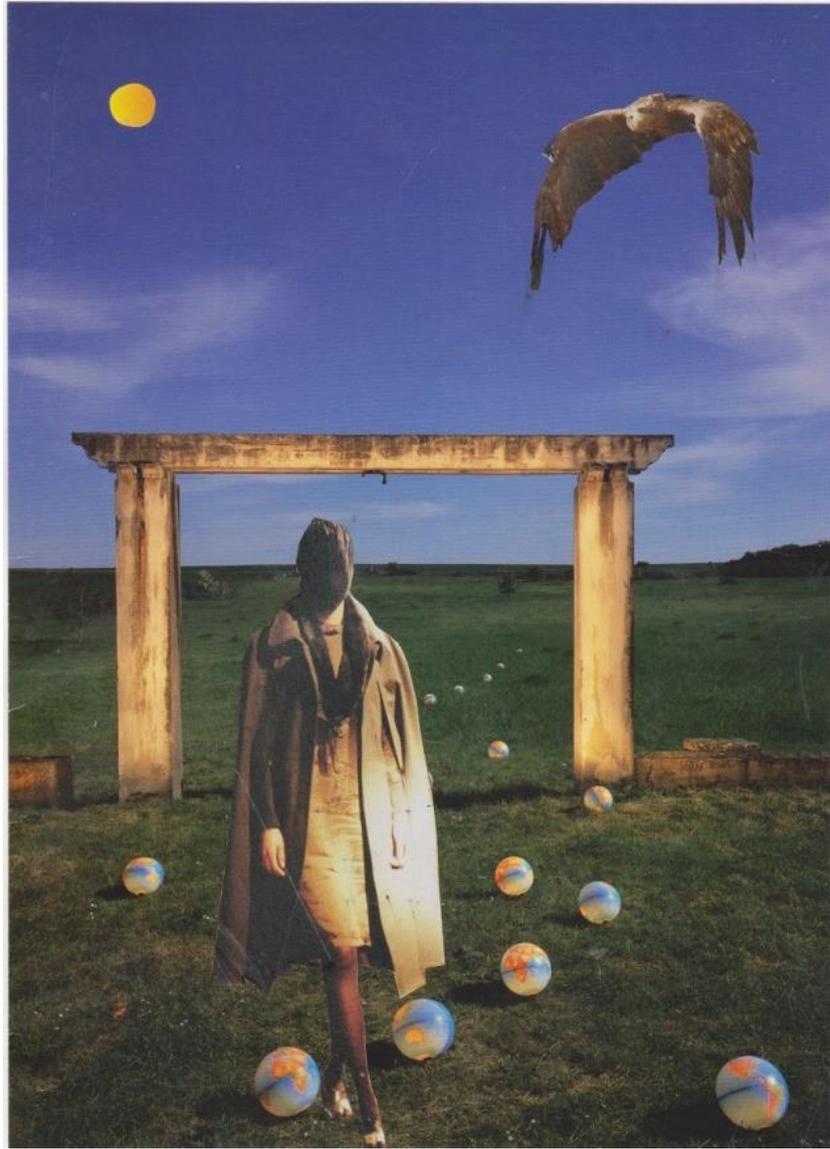
*Les cendres du froid sont dans le feu
qui chante le refus.*

René Char

J'imagine que je brûle,
sorcière d'un temps lointain.
Mais
les flammes émanent de moi.
Les cendres glissent sur ma peau comme un miel
et parsèment l'air de bulles de mots,
poussières de vieilles mémoires.
J'ai les pores en feu,
absinthe d'un inouï savoir du corps.
Une autre en moi
accompagne le vol des oiseaux
en parcours interstellaire,
recommençant les nuits et défaisant l'ordre des jours.
Dans ce feu intérieur que la peau ivre expire
rien n'est absent, sauf le rien, le vide qui sait.

Et cela danse comme oscillent des flammes.
C'est noir, mais lumière plus que nulle couleur.

J'entends le son du feu.
Il grésille, crisper le silence de joie
pour qui voudrait saisir un peu du mystère,
saurait attendre
et gommer, dans un instant de sagesse, de refus,
l'obsession douloureuse des braises de violence et de guerre.
Afin d'ouvrir une forêt d'autres signes
que ceux de la peur
ou
des cicatrices.
Afin d'effacer les volcans des haines,
les chardons de mots qui piquent.



Collage de Patrick Lepetit – *L'ombre du doute*

NOTES DE LECTURE

• **Nuit sauvage et ardente** poèmes de **Parme Ceriset** éditions du Cygne (2024, 97 pages, 13 euros)

Il y a chez Parme Ceriset une sorte de perpétuel retour aux sources primordiales avec toujours l'amour universel en filigrane : « *Elle est amoureuse/de Lui, comme au temps des cavernes, captivée par ce feu brûlant dans son regard/sauvage et violent* ».

On dirait que les générations, et plus particulièrement les générations de femmes, s'activent en mots et en progressivité à tendre vers l'Être au comble de ses perfections tant elle semble, à la fois, jouir de la quête du Graal immédiat de vivre et d'en faire éclater l'intensité.

Les mots pétillent aux lèvres de ce langage à lire à haute voix comme au temps des cavernes là où hurlent les loups et les choucas.

Une telle intensité à laisser s'exprimer la vivacité des corps ne peut rendre indifférent tandis que s'éclaire également l'âme aux confins de toutes les forces externes qui nous entourent, depuis les infinis ou apocalypses ressentis, l'espoir la guidant « *aux steppes de l'Immense* ».

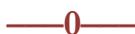
Un silence sauvage et admiratif parcourt ainsi tout le texte tandis que l'être aimé semble infuser ses veines même si l'auteure affirme que les évocations ne sont pas autobiographiques : « *Elle le retrouve dans les lueurs du soir/dans les franges d'écume des cascades qui saignent/ sur les veines saillantes des feuilles roussies / par le soleil couchant qui coule et les efface* ».

La poésie de Parme initie et convainc avec cette puissance presque chamanique qui l'habite. Elle-même connaît bien cette rage de vivre à travers laquelle certains combats peuvent se reconnaître incitant à la victoire : « *Ils n'abdiquent jamais/sous la pluie sous l'orage/sous les grêlons qui entaillent leur peau/Ils sourient devant la mort, méprisent leurs bourreaux/Eternelles âmes libres sous les coups des pieds des faibles / les insultes, poignards dans la plèvre/rien ne les fera fléchir* ».

Si pour ces derniers mots choisis vous avez songé à de terribles et actuelles tranchées...moi aussi.

Parme fait saigner les mots et panse, à sa façon, les plaies de l'Humanité.

Patrick Devaux



- **Hommage à Daniel Giraud**, décédé dans les premiers jours d'octobre 2023, pour rejoindre le Tout des anarchistes mystiques, le vide ternaire du Tao, cet absolu non-duel...

Daniel se déshabille nu, jusqu'à l'os.

Théo Lésoualc'h, revue *Bunker*, Marc Questin éditeur
(Cité par Claude Pélieu, préface de *All to no-thing*)

*La vigie, le barbare à rencontrer, le témoin, un collage d'être et d'âme
(...) un « grand » poète, il embrasse l'entre-deux, il est à demi-plein, à demi-vide (...).*

Claude Pélieu, préface de *All to no-thing*

*Mais la nature est un temple qui suppose la surnature. La métaphysique
n'est-elle pas l'au-delà de la nature ? (...) La simplicité et l'oisiveté du
poète ouvrent aussi aux vertiges et dérives dans l'indicible tout-autre qui
n'est autre que nous-mêmes.*

Daniel Giraud, *Ch'an poèmes beat tao*
(éditorial de sa revue *Révolution intérieure* n°5, 1987)

*The Outsider is a man who cannot live in the comfortable (...) He sees
too deep and too much, and what he sees is essentially chaos. He is the
one man who knows he is sick in a civilization that doesn't know it is sick.*

Colin Wilson, *The Outsider*

Quand j'ai vu par hasard ce fragment de Colin Wilson, extrait de *The Outsider*¹, j'ai tout de suite pensé à Daniel Giraud, cet *Outsider* qui voyait « trop profond et trop », et que le « chaos » du monde révoltait, en libertaire rêvant d'un autre horizon du possible, et trop seul à le rêver. Si la civilisation « ne sait pas qu'elle est malade », cela rend malade ceux que cela désespère. Et Daniel Giraud, qui oscillait entre une tension vers ce qui pouvait rejoindre la joie et la bascule dans le désespoir, posait, contre cette solitude de conscience, l'écran de multiples dons permettant d'atteindre le *tout-autre* qu'il évoquait justement. Tant de curiosité pour des connaissances formant le puzzle d'une même recherche, que Claude Pélieu, dans sa préface de 2014, liste une litanie de mots pour le définir : *traducteur, astrologue, poète, nomade, chanteur de blues, libertaire, citoyen du monde, grand voyageur*, etc.

J'ai beaucoup lu et relu Daniel Giraud. Son livre sur Li Po, *Ivre de Tao*, son anthologie des poètes chinois, qu'il traduisait, ayant appris le chinois en autodidacte, *Les yeux du dragon*, ses recueils de poèmes, dont *All To No-Thing*, et ses fragments, *Tout doit disparaître*, pour ne citer qu'une partie de son œuvre trop méconnue. Il n'aimait pas les outils informatiques et j'ai eu le plaisir de

correspondre avec lui après un hasard de rencontre. Papier et téléphone uniquement, donc. Des lettres parfois illisibles, tracées comme en courant. Auxquelles on ne pouvait répondre par un courriel.

La découverte de sa revue, *Révolution intérieure*, avait été un choc, il y a longtemps. Car elle faisait s'affirmer la dimension spirituelle de la poésie, publiant ainsi, dans le numéro 5, des extraits d'un ouvrage d'Alan W. Watts sur *L'expérience spirituelle*, croisant des textes de poètes taoïstes et des poèmes d'auteurs comme Pierre Dhainaut, Werner Lambersy, Zéno Bianu, Claude Pélieu, Théo Lésoualc'h (et les notes de ce dernier). Hélas il n'y eut que cinq numéros, pour raisons financières. Mais la métaphysique du Tao et celle du chercheur se définissant *esprit religieux sans religion*, (notation en sous-titre pour ce journal qu'est *Être sans être*), en s'inscrivant ensemble, ouvraient un espace d'autre rationalité, une autre densité littéraire : c'était bien une révolution de pensée. Les cinq numéros épuisés ont été réédités en 1991, en un volume (Anthologie). Et des exemplaires se trouvent encore, d'occasion, sur des sites libraires...

Libertaire, mystique, poète. Dans ses écrits² cela se mêle et parfois se heurte...
comme si tout était illusoire, même l'illusion (*All to no-thing*, page 28).

Mais... page 31 :

le regard à l'intérieur / l'éclat renversé / à contre-courant / voilà de quoi / il en retourne

Et, page 81 : *ne faites pas de la poésie / soyez poème et basta !*

Tous les paradoxes et un programme intérieur...

Dans le livre de fragments, *Tout doit disparaître*, publié en 2023, alternent méditations, questions sur l'éveil, colères sociales et agacements, ou regrets pour des rencontres ratées. On y trouve toujours les traces de l'aspiration non-duelle, celle qui sous-tend bien des traductions et bien des écrits personnels (comme dans les notes d'*Embrassant l'Entre-deux*, qu'il disait *d'inspiration non-duelle entre Ciel et Terre*). Ainsi, page 22 : *S'abolir dans le quelque chose en moi-même qui n'appartient pas à moi-même* (donc, se perdant et se trouvant dans la conscience de ce qui est, étant Un avec tout, mettre fin à la perception du Je séparé, échapper à la dualité). Ou encore, pages 83 et 84, une réflexion sur la voie qui mène à la réalisation, questionnement sur ce qui peut provoquer cette rupture ouvrant la conscience, interrogation sur la nature de l'Éveil. Sceptique, il se méfie des *recettes*. Lucide, il n'est pas dupe en observant certains rôles de personnages des *milieus 'spirituels'*... Il évoque la mort, comme quand il est peiné, accablé, par celle d'un ami très estimé, Marcel Moreau, écrivain qu'il admire, page 82. Passage où on croise André Laude et Philippe Léotard.

Mais bien avant, page 44, il parle du suicide. Dans la page précédente il disait écrire *du profond du fond du tréfonds*, constat d'authenticité, de déchirure (mais qui n'est pas que désespoir : qui est aussi la force de conscience d'un savoir, sur la source de son écriture qui capte plus que l'inconscient du « moi »). Et ce fragment ne peut que troubler le lecteur : *Avant de mourir le futur suicidé se sent déjà de l'autre côté. Alors s'épanouit en lui un détachement serein – qu'il ne retrouvera jamais s'il ne se suicide pas.*

Si on regarde la liste de ses publications inscrite sur sa fiche Wikipédia³, l'œuvre est impressionnante (essais, traductions, récits, poésie, astrologie, discographie...). Il a traduit Lao Tseu et Tchouang Tseu, comme des traités de spiritualité de sages moins célèbres, et de nombreux poètes chinois en plus de Li Po le très grand.

Ceux qui le découvrent peuvent parcourir, pour commencer, des citations⁴, fragments choisis par des lecteurs...

Pour conclure je reprends les deux citations que Laure Sablé a posées en hommage à Daniel Giraud sur la page Facebook dédiée à **Erik Sablé**. Tous deux avaient en commun une recherche intense du centre du sens, la part lumineuse en soi, qui fait rejoindre la réalité du Tout. Que cela nous donne envie de lire et relire les deux amis maintenant décédés.

J'étais comme un pèlerin sans dogme ni but dont la Voie est l'instruction comme l'instructeur. Il me restait la promenade du Pré-aux-clercs pour songer que dans l'espace-temps de l'existence, la mort est une initiation ratée et l'initiation une mort réussie... Une parole qui n'émane pas du silence reste en l'air sans y retourner. Et que l'Homme est naturellement immortel. Comme la Magie est bienfaisante... C'est ainsi que je me penchais vers la Terre pour m'élever au Ciel (...).

Daniel Giraud, *Les étoiles en plein jour. Voyage en Orient*, Récit, L'originel, 1984.

Une photo qui illustre un ouvrage sur le taoïsme, Le monastère de la montagne de jade exprime bien combien la méditation ne doit pas devenir une contrainte mais dépend entièrement de notre « désir de lumière ». Elle représente un maître taoïste. Il est confortablement allongé sur des coussins, dans un lit à baldaquins. Il a les yeux clos. La légende indique qu'il s'agit d'un prêtre taoïste plongé en méditation. Ce qui montre que dans le taoïsme la méditation a toujours été associée à la détente et non à la tension.

Mon ami Daniel Giraud avait découpé cette photo pour la mettre devant lui sur son bureau, comme le symbole d'un idéal de vie, une ouverture sur la Sainte Paresse.

Erik Sablé, *Éloge de la sainte paresse*, Almora, 2016.

Marie-Claude San Juan

1. **Outsider...** *Colin Wilson : réflexions sur un outsider*. Article de Gary Lachman, connaisseur confirmé du sujet (revue 3^{ème} millénaire). Le texte entier peut aider à situer à la fois la grandeur de Daniel Giraud et son drame, celui de cet Outsider qu'il est lui aussi, être tellement engagé dans une exigence qui le porte haut que son regard bute sur le monde tel qu'il est et la vie qui déçoit, si elle ne répond pas à l'attente intérieure. Ce que Colin Wilson expose dans son premier ouvrage, *The Outsider*, est un portrait qui correspond en partie à Daniel Giraud... frère de ces êtres si présents et si décalés pour vouloir plus que le réel le permet souvent. Plus non en quantité mais en intensité d'ordre spirituel, de sens.

The Outsider, dit Gary Lachman, « est une étude des 'états mentaux extrêmes' ». (...) Il poursuit : « *The Outsider* retrace le combat d'individus qui ont une faim puissante – un besoin fondamental – d'un sens du *but* plus significatif que tout ce que la société conventionnelle peut offrir. » (...) « L'Outsider veut quelque chose de plus, quelque chose de plus profond, de plus spirituel, de plus intense, quelque chose qui, par essence, lui impose des exigences. » (...) « Wilson a formulé un nouvel archétype, celui de l'homme ou de la femme qui 'voit et ressent trop et trop profondément' ».

<https://www.revue3emillenaire.com/blog/colin-wilson-reflexions-sur-un-outsider-par-gary-lachman/>

2. Quelques ouvrages de Daniel Giraud :

Le Silence et l'Abîme. Essai de Métaphysique Gnostique. Auto-édition, 1975.

Être sans être, Arcam, 1979.

Voyage vertical, Paul Mari, 1980. Rééd. numérique, Vrac, 2016.

Voyage en Orient, L'originel, 1984.

Embrassant l'Entre-deux, Révolution intérieure, 1986.

L'Échappée belle (poèmes, préface de Claude Pélieu), Révolution intérieure, 1987.

Ivre de Tao. Li Po, voyageur, poète et philosophe, en Chine, au VIII^{ème} siècle, Albin Michel, coll. Spiritualités vivantes, 1989.

Anthologie de la revue Révolution intérieure, La Grande Conjonction/Guy Trédaniel, 1991.

Seng Ts'an, *Hsin Hsin Ming. Traité de spiritualité Ch'an du VI^{ème} siècle*. Traduction et présentation de Daniel Giraud, Arfuyen, 1992.

Quelque part (préface de Marcel Moreau), Bartillat, 2002.

Anthologie Les yeux du dragon. Petits poèmes chinois (présentation et traduction), Points, 2009.

La Palpite (récits d'errances et divers moments), Séguier, 2009.

Agir sans agir, Almora, 2012

Hi K'ang. Un sage taoïste dans une forêt de bambous, Accarias L'Originel, 2012.

All to no-thing (poèmes, préface de Claude Pélieu), Fage, 2014.

La tournante des images et des ombres, Le Contentieux, 2015

Tao et anarchie, Almora, 2017.

Le poids des nuages, Le Contentieux, 2021.

Tout doit disparaître, Venus d'ailleurs (Idea), 2023.

3. Daniel Giraud, fiche Wikipédia : https://fr.wikipedia.org/wiki/Daniel_Giraud

4. Citations, 31 fragments, Babelio...

<https://www.babelio.com/auteur/Daniel-Giraud/80918/citations?a=a&pageN=1>

BIO-BIBLIOGRAPHIES

Tristan BLUMEL est engagé dans la création, qui va du jeu sur papier à la performance orale. Est membre du collectif artistique niçois PALAM, dont le nœud créatif est la randonnée en nature, ainsi que du collectif de poésie actuelle La Dernière Vague. Ouvrages parus: *Avant la musique* et *Le Lampadaire et la Baignoire*, tous deux chez Abordo Éditions.

Chantal DANJOU : auteur d'une trentaine d'ouvrages et critique littéraire. Derniers titres : en poésie, *Les neuf lumières*, Phyllades, mise en regard avec Henri Yéru, Les Cahiers du Museur, 2023 ; en prose, *L'Ombre et le ciel* Le Ciel et l'ombre, roman, Éd. Orizons et *Chienne de plainte*, nouvelles, Éd. The Menthol House, 2021.

Patrick DEVAUX (Belgique) : parallèlement à ses activités professionnelles (banque, RTBF), a toujours écrit. A publié une trentaine de livres. Récemment *Tant de bonheur à rendre aux fleurs* (Éd. Le Coudrier), traduit en roumain ; *Le Trou de Ver*, 2023 (Éd. Le Coudrier) ; *Mots décroisés*, 2023, éd. Du Cygne.

Jacquy GIL (1948) : réside dans son village natal (Hérault), écrivain (histoire locale), poète et vigneron. Puise son inspiration poétique dans ses attaches terriennes, sa passion pour l'astronomie et son tempérament méditatif. Dernières publications : *Viatiques* (2021) et *Versants* (2022) aux Éditions unicité.

Claude HAZA vit à Nice. Il est l'auteur d'une douzaine de recueils de poésie et autant de livres d'artiste. Ses deux dernières publications : *Qu'entends-tu quand tu regardes ?*, Éd. La Diane française, 2021 – *Au-delà du regard*, éd. Alcyone, 2022.

Patrick LEPETIT : poète et essayiste, auteur notamment de *Le Surréalisme, parcours souterrain* (Dervy) et de *La Tête d'Ogmios – Surréalisme et mythes celtiques*, lauréat 2020 de la bourse Sarane Alexandrian décernée par la SGDL, éd. Des Montagnes Noires, 2021 – *Surréalistes et alchimistes, chemins croisés*, Éd. Selena, 2023.

Monique MARTA : écrivain, poète, conférencière, a créé et anime, depuis 1983, la revue « Vocatif ». Artiste, elle expose, illustre et fait des livres d'artiste. Derniers livres parus : *Les Allées du Silence* et *Petite Chronique saussoise*, tous deux chez Unicité (2024)

David NADEAU : empereur du Saint-Empire faustollien de Pataphysique québécoise, David Nadeau participe par ailleurs aux activités du mouvement surréaliste. Il s'intéresse particulièrement aux relations entre l'ésotérisme et la création artistique, dans une perspective nettement anarchiste.

Michèle NOSBAUM (Luxembourg) C'est dans le Jura suisse, au sein d'une famille de musiciens, que j'ai passé toute mon enfance. Je montre très tôt un vif intérêt pour les arts : musique, danse, dessin et littérature. Mère de trois enfants, j'ai toujours gardé ce lieu intime qu'est l'écriture, et principalement, la poésie.

Katy REMY (1945) écrit à Nice de la prose poétique. Publiée en revues et chez Tipaza (*Les Récits de la Grande Peste*, avec Franta ; *Paysages solitaires*, avec Patrick Lanneau) ; Contre-pied, Plaines pages (Journellement) ou Flammarion (*Convoitises. Convoitises*) Aujourd'hui en autopublication : *Villa Séraphin, La Femme des petites Provinces, Bruits*.

Alain ROUSSEL : né en 1948. A publié une trentaine de livres : poésie, récits, essais... Écrire pour adoucir le cours du temps et donner un sens à la vie, fût-il absurde. Son dernier : *Le texte impossible* Chez Arfuyen (juin 2023)

Étienne RUHAUD : né en 1980, titulaire d'un master de Lettres, dirige la collection « Eléphant Blanc » chez Unicité. A publié cinq livres, dont deux recueils poétiques traduits en roumain. Également critique, il publie régulièrement des chroniques dans *Actualité* et *Artpress*.

Marie-Claude SAN JUAN : née en Algérie, vit à Paris. Poèmes et recensions en revues. Dernier recueil (proses sur le regard, poèmes et photographies), *Le Réel est un poème métaphysique*, Éd. unicité, 2022. Blog personnel, Trames nomades.

Arnaud VILLANI : après avoir enseigné la philosophie durant quarante ans en Classes Préparatoires littéraires au lycée Masséna (Nice), s'est retiré dans le Gard et se consacre à l'écriture.



POÉSIE, INFINI, etc.

de
Fernando Pessoa*

« Mais ce que vous appelez poésie, c'est justement l'essentiel ! Ce n'est même pas de la poésie : c'est voir. Ces matérialistes sont des aveugles. Vous dites qu'ils prétendent que l'espace est infini. Où est-ce qu'ils ont bien pu voir cela dans l'espace ? »

Je répliquai, dérouté :

« Mais ne concevez-vous pas l'espace comme infini ? Ne pouvez-vous le concevoir comme infini ?

– Je ne conçois rien qui soit infini. Comment pourrais-je concevoir quoi que ce soit comme infini ?

– Voyons, répondis-je, supposons un espace. Au-delà de cet espace, il y a un autre espace, au-delà de ce nouvel espace, il y en a un autre, puis un autre, et un autre encore... Cela ne finit nulle part...

– Pourquoi ? » demanda mon maître Caeiro.

J'éprouvai un tremblement de terre mental.

« Supposez que cela finisse, m'écriai-je. Qu'y aura-t-il ensuite ?

– Si cela finit, ensuite il n'y a rien », répondit-il.

Ce type d'argumentation, tout à la fois puéril et féminin (sic !), et par conséquent sans réplique, me paralysa le cerveau pendant un bon moment.

« Mais vous pouvez concevoir cela ? balbutiai-je finalement.

« Concevoir quoi ? Une chose possédant des limites ? Pardi ! C'est ce qui est sans limites qui n'existe pas. Exister, pour une chose, suppose qu'il y ait quelque chose d'autre ; par conséquent exister, pour chaque chose, c'est être limité. Qu'y a-t-il de si difficile à concevoir qu'une chose est une chose, et non pas qu'elle est constamment quelque chose d'autre qui se trouve à sa suite ? »

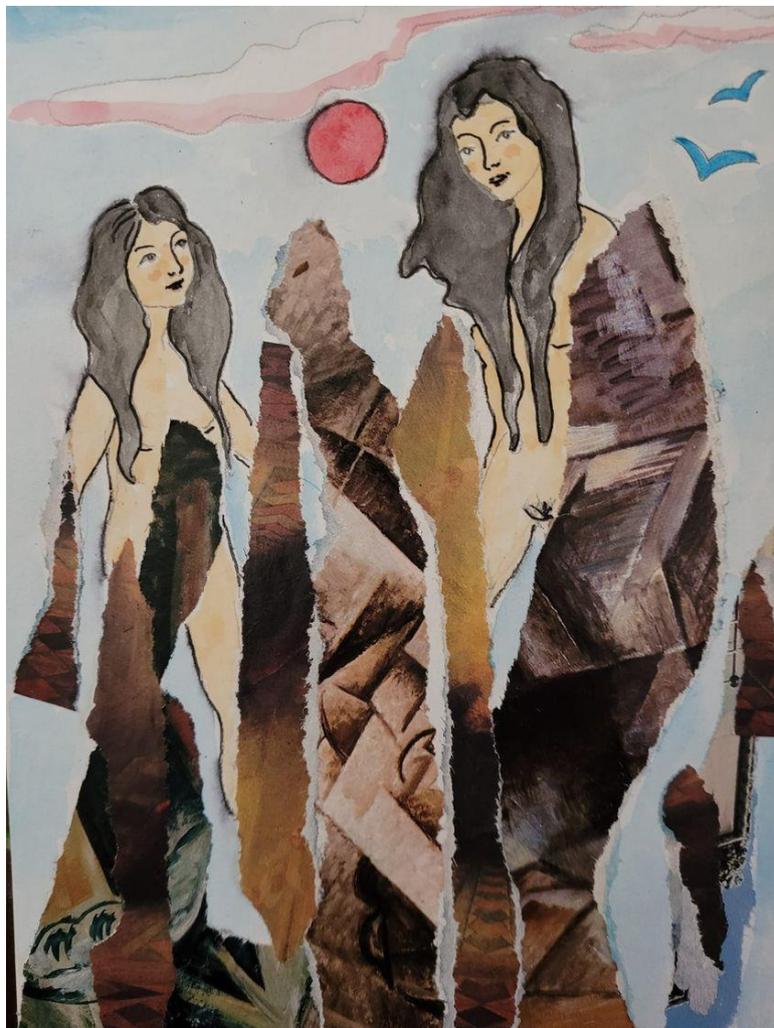
Je sentis, à ce moment précis, comme charnellement, que je discutais non pas avec un autre homme, mais avec un autre univers. Je fis une ultime tentative, et pris un biais que je m'obligeai à considérer comme légitime.

« Voyons, Caeiro... Prenez les nombres... Où donc se terminent les nombres ? Prenons un nombre quelconque -34, par exemple. Au-delà de ce chiffre, nous avons 35, 36, 37, 38, et ainsi de suite, sans pouvoir nous arrêter nulle part. Il n'est pas de chiffre si grand qu'un autre plus grand ne le suive encore...

– Mais tout cela, ce ne sont que des chiffres », protesta mon maître Caeiro.

Et il ajouta, avec un regard d'une enfance formidable : « Qu'est-ce que 34 dans la Réalité ? »

* Fernando Pessoa, *Le Chemin du Serpent*, VII, Christian Bourgeois éditeur, 2008, p.275-276.



Peinture-collage de Monique Marta – *L'esprit de la Terre*

TABLE DES AUTEURS

Préface

5 Monique Marta

Autour du texte de Jean-Louis Curtis

7 Jean-Louis Curtis

8 Patrick Devaux

9 Claude Haza

10 Monique Marta

15 Katy Rémy

17 Alain Roussel

19 Arnaud Villani

À chacun sa plume

26 Tristan Blumel

29 Chantal Danjou

30 Patrick Devaux

32 Jacquy Gil

34 Claude Haza

37 Monique Marta

41 David Nadeau

44 Michèle Nosbaum

46 Étienne Ruhaud

50 Marie-Claude San Juan

Notes de lecture

54 Parme Ceriset

55 Daniel Giraud (hommage)

59 Bio-bibliographies

Monique Marta / Patrick Lepetit

Cliparts-Photos : Pixabay.com

61 POÉSIE, INFINI, etc. de Fernando Pessoa

Texte d'amorce pour le n° 38 de "Vocatif"

62 * Table des auteurs

62 ** Illustrations